

276 Lagnon

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

14^{ME} ANNÉE, No 720.—SAMEDI, 19 FEVRIER 1898

ANNONCES:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

BERTHAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GENERAL ZURLINDEN, gouverneur militaire de Paris



EDMONTON.—Jeunes Canadiens se rendant au Klondyke

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 FEVRIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Lédieu.—Poésie : Le droit des gens, par Alpha.—Lettre ouverte, par Firmin Picard.—Nos gravures.—Poésie : Elégie, par Jacques Saulais.—Faits et légendes de 1837-38, par L.-N. Carrier et Patriote.—La hache.—Huissier impitoyable, par Etouppille.—Galerie de nos hommes illustres en caricatures.—Nouvelle canadienne, par Alphonse Gingras.—A St-Télesphore, par Invariable.—Petite poste en famille.—Au Palais-Bourbon.—Poésie : Impromptu, par Arthur de Bussières.—Gratitude, par Bueil.—Ecole littéraire.—Bibliographie.—Monologue de salon, par René Trémadeur.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Rébus.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Choses et autres.

GRAVURES : Portrait du gén. Zurlinden, gouverneur militaire de Paris.—Edmonton (Canada) : Jeunes Canadiens se rendant au Klondyke.—Portrait du Rév. M. Reid, curé de St-Télesphore.—Paris : La séance du 22 janvier au Palais-Bourbon.—Un chœur de chats.—Nos hommes illustres en caricatures : Sir W. Laurier.—Portraits du gén. Jamont, généralissime de l'armée française.—En Crète : Combat dans une forêt.—Gravures comiques.—Devinette.—Gravure du feuilleton

A TOUS NOS LECTEURS

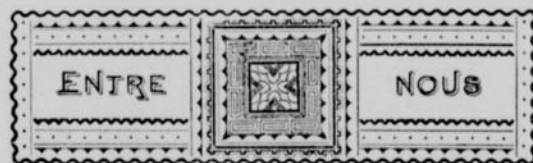
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



** La réclame faite au crime, par la plupart des journaux, devient vraiment écoeurante.

On ne fait grâce au lecteur d'aucun détail répugnant, on lui décrit la scène d'un meurtre de la manière la plus réaliste possible ; on semble se complaire à chercher des mots qui dépeignent la chose d'une façon qui fait frémir ; on ne dit plus le crime de Saint-Canut ni l'assassinat de Rawdon, mais bien la boucherie de Rawdon, la boucherie de Saint-Canut.

Ce mot boucherie fait mieux image, et tout de suite on voit un amas de viande saignante, etc., etc. On a été jusqu'à représenter la hache, grandeur naturelle, maculée de rouge et portant encore des cheveux des victimes de Tom Nulty.

Ces cheveux étaient une trouvaille pour le barbouilleur !

Pouah ! !

Et comme ces détails éveillent et chatouillent toujours la curiosité malsaine de la foule, les notions d'exécution de crimes se répandent de plus en plus. On les

discute, on les commente, et l'on arrive à dire ouvertement que ce n'est pas ainsi que l'assassin aurait dû s'y prendre, mais qu'il eût mieux valu faire ceci, prévoir cela, etc., etc.

Ah ! c'est une singulière manière de comprendre la mission d'un journal, et je suis rendu à ne plus appor- ter ces sortes de publications chez moi, pour épargner à mes enfants la vue de ces gravures infectes et la lecture de cette prose dissolvante.

Il me semble que l'on pourrait trouver des plats moins malpropres à servir aux abonnés.

** Et les procès ! En voilà encore de belles écoles pour le public.

Nos lois anglaises, qui font l'admiration de tant de gens, ces lois qui ne semblent plus être perfectibles à certaines personnes, sont-elles aussi belles que cela ?

Ainsi, une chose que je n'ai jamais pu me mettre dans la tête, c'est cette manière de juger un accusé sans l'entendre pendant le procès—on ne l'autorise à parler qu'au moment où la sentence doit être prononcée.

Beaucoup d'avocats trouvent cette coutume admirable et disent que c'est un des plus beaux côtés de la loi qui exige que la couronne fasse sa preuve, sans que le prévenu puisse être exposé à s'incriminer lui-même. En réalité, ce ne sont là que des mots, car le plus simple bon sens nous dit que le but de la justice doit être de rechercher la vérité.

Voici la femme Poirier, par exemple, accusée d'avoir tué son mari. On lui a demandé si elle était coupable. Naturellement, elle a répondu "non," et là s'est terminé son interrogatoire.

Il me paraît évident que, sous ce rapport, la loi française est préférable, si l'on admet le principe que la justice doit rechercher la vérité, toute la vérité, car il est peu d'exemples qu'un accusé n'en arrive pas à être tellement embarrassé dans ses dénégations, qu'il finit non seulement par avouer son crime, mais encore à en donner tous les détails.

Je crois la femme Poirier coupable, mais, enfin, on n'en a pas la preuve absolue, on n'a pas la version de l'accusée et en l'entendant nier son crime, après le verdict, il serait intéressant de savoir ce qu'elle peut dire pour sa défense.

Peut-être parlera-t-elle avant que la sentence soit prononcée, mais, comme on ne peut la questionner il est probable qu'elle s'en tiendra à une dénégation pure et simple.

Cela n'est pas satisfaisant, mais c'est la loi.

** Dans l'affaire Nulty, des médecins très forts ont prétendu que l'accusé ne pouvait pas être considéré comme responsable de son crime, parce qu'il était atteint d'"énurésie," un joli mot qui veut tout simplement dire : incontinence d'urine.

Il paraît que cette affection est un symptôme d'une foule de maladies.

Cette prétention a été combattue par d'autres médecins non moins forts, et en voyant le désaccord de tous ces savants, on en vient à regretter que l'on ne fasse pas constater l'état mental de ces témoins avant de les entendre.

Ce serait un plaisir peu banal que de lire les rapports que les docteurs auraient faits les uns sur les autres.

Si le plaidoyer d'irresponsabilité basée sur l'"énurésie" devait être accepté, il deviendrait très facile à qui que ce soit de glisser entre les doigts de la justice. Un peu d'étude sur ce point suffirait pour permettre à un individu préméditant un crime, de simuler cette affection, d'agir de manière à faire constater la chose.

Ce serait un peu trop simple.

Tout être mortel a, dit-on, un grain de folie, cependant nous nous supportons à peu près les uns les autres, tant que ce grain ne fait pas trop de tort à la société ; mais quand on en arrive au point d'assassiner, il est nécessaire de sévir et parodiant un peu le fameux vers de Desnoyers, on peut dire avec raison :

"Il est des fous qu'il faut qu'on tue."

** Un individu, mort depuis dix ou quinze mille ans, conservé comme au lendemain de son décès, voilà qui est assez rare.

L'individu est un mammoth.

M. Rossikof, rédacteur du journal russe, *Le Nouveau Temps*, l'a vu à l'embouchure de la rivière Jouriber, au pays des Samoïèdes.

L'animal était immense ; il avait glissé d'une colline minée par la rivière. Il avait encore sa peau, sa laine, etc. Un des indigènes avait essayé de lui arracher ses défenses, mais n'avait pu y parvenir.

C'est la première fois que l'on trouve un de ces animaux complets.

** L'Europe ne s'occupe que du partage de la Chine, bien que chaque nation soit convaincue d'avance que l'on ne divise pas par tranches un pays de quatre cent millions d'habitants, sans qu'il se tire pas mal de coups de fusil, et c'est justement ce qui fera qu'on ne partagera rien du tout.

Ce serait mettre le feu au monde.

Chez nous, on ne parle que des moyens de se rendre plus vite au Klondyke, pour y ramasser un peu d'or et du nouveau chemin de fer devant se souder à la ligne de bateaux à vapeur qui conduira au Yukon les courtisans de dame Fortune.

Ceux qui s'occupent des moyens de transport sont les malins, les gens sérieux qui dédaignent l'exploitation des mines, se contentant d'exploiter les mineurs.

Il paraît que le chef de l'entreprise est un ingénieur, Mr McKenzie, qui jongle avec les millions aussi facilement que les Chinois avec les missionnaires allemands.

Et, comme on me disait que cet ingénieur était en frais de devenir un des rois de la finance, j'ai demandé des renseignements afin de tâcher de comprendre comment on pouvait devenir si vite millionnaire.

Mon éducation financière a été si négligée que j'en suis encore au point de croire que l'on ne peut gagner d'argent qu'en travaillant dur et ferme, selon ses moyens.

Il paraît que ce n'est pas cela du tout, ou plutôt que c'est le moyen des petites gens. La méthode vraie est tout autre.

On m'a dit que le vrai moyen d'arriver au pactole était de fonder une compagnie quelconque, de la faire mousser, d'émettre le plus d'actions possibles, et d'aller lécher le public en lui promettant des dividendes insensés.

Il paraît que ça réussit toujours, mais il est évident qu'il faut aussi connaître très bien la couche de bêtise qui recouvre notre pauvre espèce.

** Quel est le comble pour une jeune fille qui veut apprendre le chant ?

Oh ! ne vous mettez pas Martel en tête.

—C'est tout simplement de prendre des leçons de Couture !

—Quelles qualités doit avoir sa voix ?

—Avoir Ducharme et être pleine Desève.

On pourrait continuer, mais assez pour aujourd'hui. Moins nous disons de sottises, plus nous y gagnons.

Léon Lédieu

On a mauvaise grâce à vouloir conduire les autres quand on se conduit mal soi-même.—HÉREAU.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fit pour nous, voilà la charité—LAVIGIERE.

Les calomnieurs s'en prennent volontiers aux hommes de mérite ; on jette des pierres aux arbres chargés de fruits.

Fonder, soutenir un journal destiné à éclairer et à ramener les esprits est, en un sens, aussi nécessaire et aussi méritoire que de construire une église.—CARDINAL LAVIGIERE.

LE DROIT DES GENS

*Femmes du Canada qui portez pour parure
Du phoque de Behring la soyeuse fourrure,
N'allez plus vers le Sud, car l'affreux douanier
Payé par l'oncle Sam, altier et chicanier
Viendrait impudemment saisir sur votre épaule,
Le manteau triomphal produit des mers du Pôle.
Eh ! bien oui : possesseur des Iles Pribiloff,
On s'arroge le droit de dire à tous : " Hands Off !"
Né touchez pas : Je suis la moderne Amphitrite
Et je pais les troupeaux que la mer bleue abrite.
Leur toison m'appartient.*

Ombre de Washington

*Encore frémissante, est-ce bien sur ce ton
Qu'on doit le prendre pour récuser des arbitres :
Faire le matamore, enfin casser les vitres ?
Hé ! Que dis-je ? descendre au rang de vil coquin,
Par un édit honteux voler notre " Sealskin."*

*Je ne reconnais plus le noble et fier Yankee
Et tout ceci me semble une farce manquée.*

ALPHA.

Montréal, février 1898.

LETTRE OUVERTE

A J.-C. K.

Cher ami.—Je suis heureux que vous me mettiez à même de dire ce que je pense. Je crois vraiment qu'on a eu tort de vouloir vous décourager. Vous me parlez, cher ami, de la façon dont certains de nos écrivains Canadiens-français ont été attaqués par d'autres écrivains, Canadiens-français également. Je me suis exprimé publiquement, dans le temps, sur ce genre que je réprouve, que je réprouverai toujours. Mais ce que je repousse surtout avec toute la vigueur de mon âme, ce sont les attaques dirigées contre nos jeunes ou nos anciens écrivains Canadiens-français, par nous, étrangers.

Non seulement c'est une trahison que nous commettons en agissant ainsi envers ceux qui nous tendent—ou même ne nous tendent pas—une main fraternelle. Si nous savons écrire, tant mieux pour nous ! Est-ce une raison pour nous d'attaquer ceux qui écrivent, ou cherchent à parvenir ? Si nous sommes tolérés en ce pays, ne devons-nous pas vivre de la vie de ceux que nous voulons appeler *nos compatriotes*, à qui nous demandons une petite place à leur foyer ?—Certes, je n'admets pas l'attaque irraisonnée, de parti pris (la plus mauvaise des idées de l'homme), des Canadiens contre les étrangers : mais croyez-vous que je ne l'excuse pas ?

Celui qui a quitté son pays parce qu'il ne pouvait espérer arriver à rien dans la littérature chez lui, est bien mal venu d'attaquer, en son pays d'adoption, des écrivains qui le valent, certes ! Et celui qui n'a eu, pour cause de son expatriation, que le malheur temporel, ou des raisons d'ordre élevé dont il est seul juge, n'oubliera jamais les devoirs de la plus vulgaire convenance.—J'ai, un jour, demandé bien poliment un petit renseignement : le Canadien auquel j'avais cru pouvoir poser cette question m'a répondu d'une manière que je ne qualifierai pas d'impertinente... mais presque.

Est-ce à dire que je lui en veuille ? Est-ce à dire, surtout, que je doive déverser ma bile sur ceux qui me font l'honneur et le plaisir de me demander conseil—quand j'ai si besoin, hélas ! de conseil moi-même ? Ai-je failli à mes devoirs, ai-je repoussé les jeunes écrivains, me suis-je posé en censeur de la littérature canadienne ?

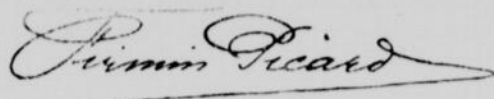
Ne confondons pas les mots : j'attaquerai toujours, avec toute la force que j'y pourrai apporter, les idées subversives, mauvaises ; mais je n'attaquerai pas les personnes. Je serai toujours—toujours, entendez-moi bien—au service de nos jeunes écrivains, et toujours je les encouragerai.

Le mal commis par delà les mers, par ceux qui ont attaqué nos littérateurs canadiens, sous un prétexte ou l'autre, même très fondé, ce mal est presque irréparable à l'heure actuelle, et j'ai des preuves qu'à Paris on

regarde avec pitié de jeunes talents canadiens valant des talents parisiens.

Voilà, certes, un résultat désastreux ! Mais je vous garantis que, dans la mesure de mes moyens, je chercherai à réagir contre cette impression fâcheuse, à laquelle n'ont pas peu contribué les étrangers eux-mêmes établis ici. Puisque, dans les vieux pays, on veut bien toujours m'accorder quelques connaissances littéraires, on me croira, je l'espère, quand je dirai, sans parti pris, sans aucun espoir d'en retirer autre chose que des horions peut-être—ce qui m'effraie fort peu—que nos Albert Ferland, nos A. de Bussières, et tant d'autres (je ne cite que les jernes), peuvent soutenir la comparaison avec les Jean Sévère, les Clovis Hughes, etc.

Et toujours, croyez-moi, à nos jeunes poètes comme à nos prosateurs canadiens-français, je dis, je dirai : Courage, continuez, écrivez ! Vous avez un talent, vous ne pouvez l'enfourer ! Mais restez bons : c'est une garantie que vos écrits seront beaux !



NOS GRAVURES

EN ROUTE POUR LE KLONDYKE

Nos lecteurs se rappellent les lignes émues écrites par notre charmante, aimable et gracieuse collaboratrice, P. Herda de Croix, dans notre numéro du 15 janvier dernier, et dont le titre était : *Au revoir !*

Aujourd'hui, nous publions un groupe de voyageurs se rendant au Klondyke. Le premier, à droite, est M. Dussault ; le second, à cheval, est le frère de notre délicate écrivain ; le troisième est un employé de la banque Jacques-Cartier, résidant depuis deux ans dans ce pays froid pour le compte de la banque ; le dernier, c'est M. Hélu, l'ami du frère de P. Herda de Croix.

Ces jeunes gens ont douze chevaux... ce qui leur assure des grillades... de lard ? durant quelque temps. Ils emportent des vivres pour deux ans et prennent la route d'Edmonton comme la meilleure.

Nous leur souhaitons bon voyage, grande réussite... tout en n'engageant personne à les imiter. Tous les renseignements de là-bas disent que les claims aurifères sont tous pris. Aller là-bas creuser dix à douze pieds du sol dur comme la roche par la gelée, et pour ne trouver que de la terre—autant rester ici, où, en creusant, fouillant, bêchant, ne laissant nulle place où la main ne passe et repasse, on récoltera du moins largement sa subsistance !—F. P.

LE GÉNÉRAL ZURLINDEN

C'est le général Zurlinden qui recueille l'autre partie de la succession du général Saussier, et qui devient gouverneur militaire de Paris. Il est né à Colmar le 3 novembre 1837. En 1860, il sortait de l'École d'application de Metz comme lieutenant d'artillerie ; fut fait capitaine en 1866, attaché à la personne du général de Berckheim comme aide de camp, fit en cette qualité la guerre de 1870. Durant la guerre, il fut nommé au commandement de l'artillerie du 6^e corps d'armée sous les ordres du maréchal Canrobert. Prisonnier de guerre, enfermé dans une forteresse de Silésie, il s'en échappa, après avoir prévenu le commandant du fort qu'il se sauverait.

Gambetta le nomma chef d'escadron et l'envoya à l'armée de Chanzy.

Lieutenant-colonel en 1877, colonel en 1880, général de brigade le 24 octobre 1885, il fut nommé général de division le 26 octobre 1890. Il a été, depuis, ministre de la guerre, et commandant du 4^e et du 15^e corps.

LE GÉNÉRAL JAMONT

Lorsque le gouverneur militaire de Paris, le général Saussier, fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, on dédoublait ses fonctions de gouverneur militaire et de généralissime français.

Le général Jamont fut nommé à ce dernier poste. Né le 19 juillet 1831, le général Jamont a, lui aussi, atteint la limite d'âge, et devrait être mis à la retraite : mais il est maintenu dans le cadre d'activité pour avoir commandé en chef devant l'ennemi.

Le général Jamont s'est distingué durant les guerres de Crimée où il fut fait lieutenant en second d'artillerie à cheval de la garde. Il fut blessé à Traktir.

En Italie, il fut fait capitaine et cité à l'ordre du jour.

Il fit toute la campagne de Chine, puis celle du Mexique avec son camarade Saussier—celui-là même qu'il remplace aujourd'hui.—En 1870, il fit la campagne comme chef d'escadron d'artillerie, 3^e corps. Colonel le 13 mai 1876, général de brigade le 11 novembre 1880.

Il fut alors envoyé au Tonkin, où il resta jusqu'en 1886 ; quand il revint en France, le Tonkin était pacifié.

SAINT GEORGES ET LE DRAGON

Saint Georges était soldat de Cappadoce en Asie Mineure. La Cappadoce avait été soumise par les Romains l'an 17 après Jésus-Christ.

Il servit sous l'empereur Dioclétien, qui régna de 284 à 305 et fit périr tant de chrétiens : saint Georges lui-même souffrit le martyre alors.

Tandis qu'il chevauchait avec les troupes dans le pays confié à sa garde, les habitants lui signalèrent un dragon terrible que nul n'osait approcher : il mettait à mort l'imprudent osant s'aventurer dans son domaine. On lui faisait des sacrifices humains.

Saint Georges résolut de délivrer le pays de la présence de ce monstre. Il marcha contre lui ; par la vertu du signe de la croix, il le vainquit, et d'un coup de sa terrible épée lui coupa la tête.

COMBAT EN CRÈTE

La situation est toujours des plus graves en Crète. Environ soixante musulmans ont forcé le cordon à Candie et attaqué les insurgés à Varvaros.

Le gouverneur, prévenu, a envoyé une compagnie de soldats ; vingt-quatre individus ont été arrêtés. Une enquête se poursuit.

Cinq cents insurgés ont attaqué les musulmans dans la position de Phinidia, et ils ont repoussé les troupes militaires.

Deux compagnies régulières envoyées ont repoussé les insurgés ; un certain nombre de Turcs ont été tués et plusieurs blessés grièvement.

A la suite des dernières évènements de Candie, où la situation s'est aggravée, les Bachi-Bouzouks pillant même les maisons de l'intérieur de la ville, les amiraux ont prié leur doyen de demander à Ismaïl-Bey le remplacement du sous-gouverneur de Candie.

CHŒUR DES CHATS

Venez, mes enfants, voir si vous sauriez bien en faire autant !

Mais, voici que je parle comme notre vieux grognard de sergent. Quand vous vous mettez à sept ou huit autour d'une table, et que tous, avec un ensemble remarquable, vous vous mettez à chanter

Savez-vous planter les choux ?

ou encore :

Saint Nicolas, mon bon patron,
Apportez-moi que qu'chose de bon !

On voit alors, sans que vous ayez besoin de le dire, " aller vos petits mentons ! "

Comme ces petits chats : voyez donc, comme ils s'en donnent ! Font-ils marcher leurs petits mentons ! Ils y mettent un cœur, dans ce chœur ! Regardez le deuxième, en partant de gauche : il doit donner un *ut* quelconque de poitrine !

Voyons, mes petits enfants chéris : qu'est-ce que ça peut bien penser, tous ces petits chats ?...

Et vous, quand vous étiez tout petits, si je vous regardais dans vos berceaux, votre petite bouche rose tout au large—comme les petits chats—je me disais : " Qu'est-ce que ça peut bien penser, ces beaux petits anges ? "

ÉLÉGIE

... Voyez la poussière,
que fait un empereur....

V. HUGO.

*Le glas du jour qui meurt tombe du beffroi sombre,
Le berger fatigué regagne son réduit ;
Voilà la nuit qui vient et m'enveloppant d'ombre,
Me laisse seul, transi, sous la lune qui luit.*

*Le soir triste et muet a couvert le rivage,
Un calme solennel descend du ciel serein,
Sauf des lutins de l'air le nocturne tapage,
Le dernier bruit du jour dans la ville s'éteint.*

*Là, tout près du charnier, sur les bras du calvaire,
A la lune blafarde un hibou gris se plaint,
Qu'un homme sacrilège excahât son repaire.
Des yeux du Paradis le ciel noir est tout plein.*

*Dans le creux des tombeaux, sous les souffles d'automne,
Une à une ont tombé les feuilles du noyer ;
Avec un bruit d'os secs la bise monotone
Sous les sapins frileux les faisait tournoyer.*

*Tout est triste, tout pleure, et du grand cimetière.
Les sombres échos, bas, m'apportent souvent
De funèbres soupirs. Est-ce ta voix, ô frère !
Qui m'appelle, dis-moi ? Ma sœur ? Rien, c'est le vent.*

*Morts, n'entendez-vous pas, où vos âmes demeurent,
Nos plaintes, nos appels, nos prières, nos cris ?
N'êtes-vous pas les sons vagues, confus qui pleurent
Dans les rameaux tordus des saules rabougris ?*

*Ah ! nous sommes ingrats ! — et pourtant vers la tombe
Nous sommes entraînés, nous courons à grands pas.
Morts ! quand Novembre vient, la saison où tout tombe,
Nous souvenant de vous, nous songeons au trépas.*

*Quand la neige s'abat sur la terre flétrie,
Trépassés, sentez-vous, en vos cercueils étroits,
La morsure du ver sur votre chair meurtrie,
Du ver, ronqueur horrible et des serfs et des rois ?*

*Oh ! chassez de vos fronts les ailes de l'envie :
La mort est un bonheur que craignent les humains.
Vos cœurs n'ont rien perdu passant à l'autre vie :
Pour vous plus de douleurs et plus de lendemains !*

*Le marbre ou le bois noir dressé sur la poussière
Peuvent-ils rappeler l'âme dans votre flanc ?
Une étreinte d'amour vaincre la mort altière,
Ou fléchir le Destin l'espace d'un instant ?*

*Les amoureux baisers de l'aurore naissante,
Le doux gazouillement de la fougette au nid,
La chanson des zéphyrs dans les bois quand il vente,
Rien ne vous charmera ! Rien, rien ! tout est fini !*

*Les oiseaux chanteront sous le couvert des branches,
Les trônes tomberont, et s'éteindront les rois ;
Les ans suivront les ans, les neiges seront blanches,
Mais vous serez toujours, ô morts, pâles et froids.*

*Reposez dans la paix, le Seigneur vous fait grâce.
Sur votre tertre obscur on élève une croix,
Signe de tout pardon, guide de votre race.
Dormez ; le Ciel est bon pour le chrétien qui croit.*

*Quand s'ébranle l'airain des blancs clochers de pierre,
Et que l'écho dix fois descendant de la tour,
Répond, vous tous amis dites une prière :
Car bientôt, songez-y, ce sera votre tour.*

Jacques Saulay

FAITS ET LÉGENDES DE 1837-38

DODGE ET THELLER

La mort de M. John Grace, à Batiscan, annoncée dans les journaux, en novembre 1891, m'a rappelé le souvenir des services qu'il rendit pour favoriser l'évasion, de la citadelle de Québec, de Dodge et Theller, durant les journées à jamais mémorables de 1837-38.

On sait qu'en même temps que les canadiens du Bas-Canada prenaient les armes, pour revendiquer leurs droits les plus chers, une révolte avait aussi

lieu dans le Haut-Canada. Dans cette dernière province, les autorités anglaises, mises en activité pour réprimer la rébellion, avait fait un grand nombre de prisonniers. Parmi eux se trouvaient deux américains qui, pris d'un bel enthousiasme pour la cause de la liberté, s'étaient enrôlés dans l'armée républicaine du Haut-Canada : l'un s'appelait Dodge, et l'autre Theller. Tous deux, après avoir été blessés dans un combat, avaient été faits prisonniers et transportés à la prison de Toronto.

Accusés de haute trahison, une cour martiale les condamna à mort, avec plusieurs autres. A la suite d'une requête adressée à la Reine, un sursis fut accordé à Dodge et Theller, qui furent conduits de la prison de Toronto à celle de Kingston, plus tard à celle de Montréal, et finalement à la citadelle de Québec. C'est là qu'ils méditèrent un plan d'évasion, combiné par des patriotes éprouvés de Québec, que ni les dangers ni la perspective de la mort sur l'échafaud n'avaient effrayés.

Ce plan, aussi hardi qu'audacieux, consistait à scier quelques barreaux en fer de leur cellule, pour pouvoir passer et descendre de la citadelle, au moyen d'une corde qu'on leur ferait parvenir. Les amis devaient ensuite favoriser leur fuite. Pour réussir à mettre ce projet à exécution, il leur fallait les instruments nécessaires, et ce fut M. Grace, alors confiseur dans la côte du Palais qui, quoique Irlandais, épousa, avec chaleur, la cause des Canadiens opprimés, et se chargea de les leur porter.

Voici comment Theller raconte la manière dont il s'y prit :

« Le lendemain après-midi, j'aperçus un nouvel ami que je n'avais pas encore vu. A un signe qu'il me fit, je compris qu'il avait les outils que nos amis avaient promis de nous envoyer ; comment les faire passer de sa personne sur la mienne, c'est ce que je ne savais pas. Le paquet devait être trop gros pour être mis sur la terre et ramassé par moi, sans être remarqué, et j'avais oublié d'avertir de le mettre dans la bouche du canon. M. Grace (tel était le nom de cet ami) agit avec beaucoup de circonspection ; il fit en sorte de se rendre près du pavillon, à une des extrémités de la place où nous marchions. Fort heureusement j'avais ce jour-là, traité durement le sergent Normand, je dis à deux prisonniers de converser avec lui, tandis que moi-même j'allais, tout en me promenant, avec un autre compagnon, auquel je confiais la nouvelle que M. Grace avait apporté les outils que nous avions demandés, et que j'allais faire un effort désespéré pour m'en emparer. Comme nous avions l'habitude de marcher sans interruption, en dedans du cordon de sentinelles, je vis que M. Grace se trouvait en dedans de ce cordon.

« Je marchai lentement aller et retour, et je m'approchai assez de lui pour lui dire ces mots : Soyez prêt. Alors j'ouvris mes habits, comme si la chaleur m'incommodait, et je m'approchai ; il avait la figure tournée vers moi et les mains derrière le dos. Un des prisonniers jeta un cri et regarda par dessus les remparts, comme s'il voyait quelque chose d'extraordinaire dans la ville.

« Les soldats, attirés par le cri, se précipitèrent pour voir aussi ce qui se passait : je saisis ce moment pour prendre ce qu'il tenait dans ses mains, je le mis sous mon habit et m'approchai des remparts, après avoir dit à M. Grace de s'éloigner ; je boutonai mon habit sans que la garde eût remarqué aucun de mes mouvements. Je demandai quelle était la cause de cette alerte, tout en déclarant que j'avais regardé avec attention et que je n'avais rien vu. L'homme qui avait jeté le cri raconta une histoire quelconque d'un renard qu'il avait vu, et les soldats dirent gravement que ce devait être un renard apprivoisé appartenant à un des officiers de la garnison.

« Pour la première fois, je trouvai que le temps de la promenade était long, et, craignant d'être découvert à cause de la bosse que le paquet faisait sur ma personne, je dis que je ne me sentais pas bien ; on me reconduisit dans mon appartement, où je me jetai sur mon lit en attendant le départ du sergent.

« Lors qu'il fut parti, j'ouvris le paquet ; il contenait tout ce que nous avions demandé : un couteau,

une lime, un ressort de montre, une fiole d'acide, un peloton de ficelle.

« Avec ce ressort, nous nous mîmes à scier les barreaux, mais le ressort finit par s'user et nous faire défaut.

« J'étais désespéré. Que faire ?

« La Providence vint à notre aide ; ce jour-là même, M. Grace arriva encore comme visiteur ; il ne s'agissait que de lui faire connaître notre position, j'en fis mon affaire.

« Les officiers avaient pour cuisinier un ancien soldat français qui avait servi sous le grand empereur ; il avait liberté de circuler partout et venait souvent converser avec les soldats qui nous gardaient. Ce soldat-cuisinier était colère en diable et avait toujours quelque querelle avec nos gardes, à propos du courage du soldat français qu'il mettait bien au-dessus de celui du soldat anglais. Précisément, ce jour-là, il avait eu une violente dispute avec le sergent Normand, à propos d'une charge à la baïonnette ; Normand lui avait dit que jamais un corps d'armée français ne pouvait résister à une charge faite par un régiment anglais. Le vieux grognard s'était emporté, lui avait dit qu'il avait menti, et finalement avait laissé le sergent en jurant comme un païen contre les *english*.

« J'allai vers Normand et j'entrai en conversation avec lui, tout en marchant de manière à m'approcher de M. Grace.

« — Eh bien ! lui dis-je, vous avez encore une querelle avec le cuisinier ?

« — Ah ! ne m'en parlez pas, il m'a accablé d'injures, il est parti furieux.

« — C'est que vous êtes aussi par trop vantard, et puis j'ai parié que vous n'avez pas bien compris la raison qu'il a donnée pour laquelle les Français pourraient en effet, peut-être, ne pas résister à une charge à la baïonnette.

« — Quelle est cette raison ?

« — Je n'aime pas à vous le dire, mais cependant si vous me permettez de ne pas la lui rapporter, je vous la dirai.

« Il promit qu'il n'en soufflerait mot.

« — Il a dit : ha ! ha ! ha ! c'est si drôle que je ne puis m'empêcher de rire (pendant ce temps, M. Grace écoutait avec la plus grande attention) ; oui, il a dit, dans sa langue maternelle ; un instant, laissez-moi répéter ses propres paroles : « Nous avons besoin d'une lime et d'un autre ressort, apportez-les le matin et mettez-les dans un petit trou que nous avons fait là où je suis actuellement : je les prendrai quand je reviendrai, nous sommes presque prêts. » Ce qui veut dire en anglais : « La seule raison que je connaisse et qui ferait que les Français ne pourraient peut-être pas supporter une charge à la baïonnette, c'est qu'ils sont excessivement chatouilleux et qu'ils ne peuvent endurer d'être chatouillés, même par des baïonnettes. »

« — Chatouillés, dit le sergent, blanc de colère, parole ! c'est une curieuse manière de chatouiller un homme que de lui passer sa baïonnette au travers du corps. Et pense-t-il, le vieux damné malpropre, que nous allons le croire ? Nous prend-il pour des fous ! c'est s... heureux que je n'aie pas compris, je l'aurais chatouillé d'une drôle de manière.

« Les mouvements convulsifs de M. Grace me prouvèrent que, tout en m'ayant compris, il faisait des efforts surhumains pour s'empêcher d'éclater de rire. Le lendemain, je trouvai ce que j'avais demandé. »

Les barreaux furent enfin sciés, tout était prêt pour l'évasion qui eut lieu par une nuit brumeuse du mois d'octobre 1837, et qui produisit, dans le temps, une immense sensation dans toutes les parties du Canada, aussi bien qu'en Angleterre et aux Etats-Unis.

Dodge et Theller furent reçus, au bas de la citadelle par les amis qui avaient favorisé leur évasion, et après avoir erré, pendant trois longs mois, dans la ville et ses environs, cachés tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des patriotes dévoués, ils furent finalement transportés à St-Henri, chez mon père qui, lui-même, les conduisit à la frontière, par le chemin Kennebec, au milieu de dangers toujours croissants, jusqu'au territoire américain, où ils recouvrèrent enfin la liberté.

Les principaux acteurs de cette grande épopée, de

ce drame émouvant de notre histoire : MM. Charles Drolet, avocat ; les Drs Ed. Rousseau, Blanchet, Blais ; Mathieu, marchand ; Gauvin ; Chartier, notaire ; John Health, ancien régistrateur de Témiscouata, et mon père, etc., etc., sont tour à tour descendus dans la tombe. M. Grace était un des derniers et rares survivants de cette époque.

De tous ceux qui ont joué un rôle important, durant ces années de luttes et d'agitation, il ne reste plus, que je sache, dans le district de Québec, que deux vénérables vieillards occupant aujourd'hui des positions différentes dans la hiérarchie sociale : le premier l'honorable L.-T. Taschereau, ancien juge de la cour Suprême, alors au début de sa carrière d'avocat, et dans l'épanouissement de la jeunesse et des talents, qui n'écouant que son patriotisme et ses sentiments chevaleresques, s'offrit spontanément et gratuitement de défendre ceux qui avait pris part à cette évasion, lorsque l'amnistie générale vint répandre ses bienfaits sur les coupables ; le second, le père O. Vallée, ancien messager du conseil Exécutif de cette province, qui, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, nous raconte encore, avec une prodigieuse mémoire, les événements les plus circonstanciés de cette époque de notre histoire.

L.-N. CARRIER.

J'ajouterai les notes suivantes que je tiens du Révd M. L.-H. Dostie, lui-même. Elles serviront à compléter le récit intéressant de M. L.-N. Carrier :

« En sortant de la prison de Québec, Theller et le docteur Dodge se rendirent directement chez M. Auger, au faubourg St-Jean. Ce M. Auger était marié en secondes noces avec Mme veuve Henri Dostie, Henriette Ledroit, mère de feu le Révd Louis Henri Dostie, mort en 1890, curé de Gentilly ; Mme Auger mourut au presbytère de Gentilly en 1883.

« M. Auger était le père de Mme Delisle, Sophonie Auger, morte en 1896, à la Pointe-aux-Trembles, Québec. Plusieurs fois M. Dostie, me fit le récit de cette évasion extraordinaire, opérée en 1837. Il avait à cette date, 15 ans, et était élevé au séminaire de Québec. Il allait lui-même chercher des remèdes à la pharmacie, pour le Dr Dodge, qui s'était infligé une blessure à la jambe en effectuant son évasion.

« En se rendant chez M. Auger, un vrai patriote, au dire de M. Dostie, Dodge et Theller furent reconnus par un citoyen de Québec. Celui-ci à leur demande avait promis le secret, mais il ne tint pas parole.

« Chez M. Auger, Dodge et Theller se cachèrent dans les mansardes de la maison. On vint quelques heures après faire des recherches, mais heureusement pour nos deux fugitifs, on ne visita pas cet endroit. Ils en furent quittes pour la peur.

« Ils étaient bien décidés à vendre cher leur vie, étant armés jusqu'aux dents. Ils passèrent ainsi trois semaines, dans la maison de M. Auger, sortant à peine de leur retraite, craignant à tout instant d'être découverts.

« Après ce temps, ils décidèrent, vu les embarras qu'ils pourraient causer à M. Auger, s'ils étaient trouvés là, de se rendre sur le territoire américain, par le chemin de Kennebec.

« Un soir, à la faveur de la nuit, ils opérèrent leur sortie. Dodge et Theller, accompagnés de M. Auger et d'un M. Health, se rendirent au quai, d'où un canotier patriote devait les traverser à Lévis.

M. Dostie les accompagna, lui aussi, jusqu'au quai. Il était porteur d'une somme de deux cents dollars, en or, qu'il remit à Dodge et Theller, lorsqu'ils furent dans le canot.

M. Health traversa avec les fugitifs et les conduisit, par le chemin de Kennebec, jusqu'au territoire américain.

De retour à Québec, M. Health, se voyant l'objet des perquisitions de la police, crut plus prudent de quitter la ville. Il se rendit près de la rivière Jacques-Cartier, comté de Portneuf.

M. Health y demeura jusqu'à ce que l'amnistie fut proclamée.

Ce M. Health est-il le même que celui dont parlent MM. Dodge et Theller ? La parole est à ceux qui font des recherches historiques.

PATRIOTE.

N. de la R.—Nous remercions vivement l'homme de bien, l'homme de Dieu, qui s'abrite sous ce nom modeste de Patriote. Il nous a fourni des matériaux dont nous tâcherons de tirer profit. Plût à Dieu que nous eussions sa chaleur communicative et sa bonne plume !

—C'est vous même, lui fut-il répondu. Mais oui vous, pendant l'accès de fièvre de l'autre jour.

Notre homme baissa la tête sous le poids de l'humiliation et on l'entendit proférer ces paroles : *jamais je ne toucherai plus à l'alcool !*

Il tient parole depuis plusieurs années.

LA HACHE

Un homme, habitant les Cévennes, buvait avec excès. Un jour, sous l'influence du delirium tremens, il saisit une hache et se rendit dans son verger. Il y avait là des mûriers, des figuiers et des poiriers en abondance. Le malheureux, se figurant que c'étaient des ennemis, abattit la plus grande partie des jeunes arbres.

On les laissa tous dans la position où la hache les avait couchés. Quelques jours après, l'ivrogne, un peu plus calme, se rendit dans son verger. A la vue de ce acte de vandalisme, il fut transporté de fureur et d'indignation :

—Quel est le brigand, l'animal, le sans-cœur, qui a pu ainsi massacrer mes arbres ?

Ami lecteur, ne serait-il pas bon de rechercher ce que la hache de l'alcool a coupé autour de toi, et peut-être dans ta maison ou dans ton cœur ?

HUISSIER IMPITOYABLE

Malgré de brusques apparences,
Toujours prêt aux devoirs que la loi lui prescrit,
L'huissier Furet, qui n'est plus un conserit,
Saisit, tout... même les nuances
Du cœur, du tact et de l'esprit.

ETOUFFILLE.



LE COMBAT DE SAINT GEORGES ET DU DRAGON

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRÉS EN CARICATURES

PAR EDMOND-J. MASSICOTTE



SIR WILFRID LAURIER

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRÉS
EN CARICATURES

Nous commençons aujourd'hui la série de portraits dessinés par notre jeune artiste canadien, M. Edm.-J. Massicotte, ainsi que nous l'avions annoncé la semaine dernière. Nous espérons que ce genre, mis en vogue par nos confrères d'Europe et de New-York, et sans aucune allusion politique, plaira à nos lecteurs, et que nos grands hommes nous pardonneront de les traiter un peu mal—mais non de les maltraiter.

Nous en connaissons, en Europe, qui commandaient eux-mêmes, pour leurs familles et leurs amis, des tirés à part de plusieurs centaines d'exemplaires : ce qui faisait la joie de tous, y compris l'éditeur, comme bien vous le pensez !

Verrons-nous ce beau temps ici ?...

Chi lo sa ?...

NOUVELLE CANADIENNE

LE CHAPELET

Appuyé contre une colonne, tandis que le prêtre récitait l'office divin dans cette humble église de la Pointe-aux-Trembles, Samuel Lavigneur regardait, du coin de son grand œil noir, ombragé par d'épais sourcils encore plus noirs, une toute jeune fille, agenouillée pieusement dans un banc situé à quelques pas devant lui.

Samuel était un de ces grands "gars" au torse de géant, aux épaules herculéennes, mais possédant, cet

air qui le faisait poursuivre par les gamins du village. Quand vous le rencontriez, de loin vous le voyiez ouvrir sa grande bouche fendue presque jusqu'aux oreilles et, lorsqu'il s'approchait, il disait infailliblement en portant la main à son chapeau :

—Bien le bonjour, monsieur.

Malgré ses allures un peu étranges, il n'était pas mauvais garçon. Au contraire, il passait pour être le plus sage du village. Il faisait vivre sa mère, une pauvre veuve approchant de la soixantaine ; il en était le seul soutien. Il fallait le voir à l'ouvrage, pour connaître tout l'amour filial que son cœur possédait.

Cependant, depuis un mois, il était plus sérieux que d'habitude : souvent sa mère le surprenait à rêver les yeux fixés dans la vague, immobile, pâle, blême et les lèvres crispées.

C'est qu'un amour immense était venu se loger dans ce cœur, l'étranglait, l'étouffait par sa force puissante. Samuel aimait.

Et chose extraordinaire, il ne connaissait pas le nom de celle qu'il aimait, celle qui lui avait ravi son sommeil et son activité d'autrefois. Oh ! comme il l'aimait, cette blonde fillette entrevue pour la première fois à la porte de l'église, lorsqu'il regardait passer le monde qui entrait. Tout à coup, son regard se porta sur une jeune fille qui s'avançait en lui souriant. Lui, alors, troublé par ce sourire, ne savait plus quelle contenance prendre.

Elle prit sa place et, quand la messe fut finie, elle repassa en le regardant encore. Depuis ce jour, chaque dimanche il la revoyait, il l'attendait pour recevoir d'elle, pour emplir son cœur d'un trésor inépuisable d'amour, un seul de ses regards si pleins de tendresse.

Comme il avait hâte d'être arrivé au dimanche pour la revoir, pour pouvoir la contempler en silence.

Mais chaque dimanche qui augmentait son amour, augmentait aussi sa souffrance. Car il souffrait, le brave garçon, il souffrait à la pensée que jamais, lui le simple, lui le pauvre, lui le sans fortune, ne pourrait être aimé ! Jamais il ne pourrait donner son cœur et sa jeunesse à une jeune fille qui lui rendrait en retour ne fut-ce qu'un doux baiser, quelques caresses. Et cette jeune fille, qui lui avait souri, qui lui souriait toujours, l'aimait-elle réellement ? N'était-ce pas plutôt pour se moquer de lui qu'elle agissait ainsi ? Oh ! si il avait su, s'il avait pu savoir ! Mais il n'osera pas la questionner, son respect pour elle ne lui permet point une telle audace !

••

Trois ans s'écoulèrent.

Trois ans ! sans que Samuel se décidât à briser la glace qui le séparait de la jeune fille.

Cependant, ce dimanche qui commence notre récit, Samuel, plus amoureux que jamais, avait élaboré un plan, qui devait lui servir pour s'approcher de celle qu'il aimait.

Avec l'expérience d'un vieux grognard, il se dit que d'abord, il fallait connaître le toit qui abritait l'objet de sa flamme, avant d'opérer l'attaque qu'il se proposait de faire.

Aussitôt après la messe, il sortit derrière la jeune fille ; il la suivit pendant longtemps, sans qu'elle semblât s'en apercevoir.

Lorsqu'ils eurent dépassé la foule, Samuel vit tomber, de la poche du manteau que portait la jeune fille, une petite chaîne, garnie de perles blanches et fines, que tout d'abord il prit pour un collier ou un bijou quelconque. Sans mot dire, il la ramassa et, à sa grande surprise, il reconnut que c'était un chapelet de grand prix, monté en argent, lequel valait bien, selon lui, l'énorme prix de cinquante centins.

En l'examinant avec attention, il vit, au dos de la croix, quelques lettres gravées dans le métal.

Avec peine, en épelant, il put, de ces lettres, former le nom que voici :

"Mathilde Aumais."

—Ah ! murmura-t-il, elle s'appelle Mathilde... Qu'aurait dit que je pourrais connaître son nom à aussi bon marché ?... Maintenant allons la revoir.

Pendant qu'il examinait le chapelet, la jeune fille s'était éloignée ; il fut obligé de courir pour la rejoindre.

Il arriva bientôt près d'elle.

—Arrêtez donc un peu, mademoiselle, dit-il, tout essoufflé.

Mathilde s'arrêta court, en regardant celui qui lui parlait.

—Monsieur ? fit-elle.

Il continua :

—Excusez si je me permets de vous adresser la parole, mais n'auriez-vous pas perdu votre chapelet ? Je viens d'en ramasser un en vous suivant et j'ai cru il me semble... l'avoir vu tomber de votre poche.

—Mon chapelet, fit-elle en regardant plus attentivement son interlocuteur. Mais c'est vous ?

—Qui, vous ?

Elle vit qu'elle allait trop loin.

—Mon chapelet ? dites-vous... Où l'avez-vous trouvé ?... En vérité, l'ai-je perdu ?...

—Cela devrait être à vous, car ce ne peut-être que votre nom qui est marqué sur la croix ; regardez !

—Sans doute, que c'est à moi. Merci mille fois, Monsieur.

Elle fit quelques pas.

—Mademoiselle, continue Samuel en hésitant, désirez-vous... cela vous ferait-il plaisir que... je continue le chemin avec vous ?...

—Mais oui, mais oui, Monsieur.

—Je demeure de ce côté-là, dit-il en marchant auprès de la jeune fille, et lorsqu'on est deux le chemin est toujours moins long. Moi je hais la solitude, voyez-vous, pourtant je suis constamment seul.

—C'est vrai, dit-elle, je vous ai toujours vu seul.

—Quoi ! vous m'avez remarqué ?...

—Qui ne vous remarquerait pas ?...

—Vous serais-je indifférent ?
 —Je ne saurais le dire.
 —Vous vous appelez Mathilde?... fit-il après un instant de silence.
 —Oui, et vous ?...
 —Oh ! d'un nom bien laid : Samuel Lavigneur.
 —Que faites-vous ?
 —Je travaille chez des cultivateurs. Il faut faire

quelque chose lorsqu'on n'est point riche, puis j'ai ma bonne mère qu'il faut soutenir. Et c'est pour cette raison que je n'ai pas pu aller chercher du travail à la ville comme les autres. J'ai bien pleuré en silence, allez, mademoiselle, d'être obligé d'user ainsi ma jeunesse qui ne demandait qu'activité et qui languissait ici enfermée dans un espace trop restreint. Mais j'aime ma mère ; son bonheur avant le mien.

Tout en parlant ainsi, on arriva à la demeure de Mlle Aunais.

Elle l'invita à lui rendre visite.

—Je ne sais, répondit-il, j'ai peur que vos parents n'aient point cela.

—Soyez sans crainte. Mon père veut tout ce que je désire. Il ne sait rien me refuser.

—Qu'importe ? j'aurais peur, et quelle contenance prendrais-je en présence de votre père ?

—Celle que vous avez avec moi.

—Mais lui plaira-t-elle ?

—Tout ce qui me plaît, vous dis-je, plaît à papa.

—D'ailleurs, je vous verrai à la messe, n'est-ce pas ?

Et si vous n'aimez pas que je vous parle, je vous ferai connaître ma décision d'une manière ou d'une autre.

—Oh ! mais qu'elle soit en ma faveur, par exemple, dit-elle en souriant.

Il sourit à son tour, et s'éloigna.

•••

Le dimanche suivant, Samuel, en habit des grandes fêtes, le pantalon en grosse étoffe du pays, les bottes cirées de frais, un mouchoir attaché autour du cou en guise de cravate, alla frapper à la porte de M. Aunais.

Ce fut Mathilde elle-même qui vint ouvrir.

Elle le fit passer au salon, le présenta à son père, ensuite à sa mère, puis la conversation roula sur les événements du jour.

Tout en parlant, les époux Aunais ne pouvaient s'empêcher de faire, *in petto*, de profondes réflexions, sur la singularité du costume de Samuel, eux, les Aunais, bourgeois parvenus en amassant sous pas sou, la fortune qui les faisait vivre aujourd'hui à l'abri de la misère. Ils s'étonnaient même que leur fille, leur fille unique, eût choisi pour mari—comme elle l'avait dit à son père—ce rustique personnage, eux qui la destinaient à un avocat ou à un médecin de la ville ; oh ! comme ils s'étaient trompés !

Quand le jeune homme fut parti, M. Aunais parla à sa fille en ces termes :

—Tu sais, Mathilde, ne va pas t'éprendre de cet homme que tu ne connais pas et que tu as trouvé sur le chemin. Ta fortune, celle de ta mère, la mienne, mon intégrité, tout te promet et te fera trouver autre chose. J'espère que tu n'oseras pas causer de la peine à ton père, Mathilde, pour cet homme.

—Mais, mon père, il n'est point riche, il est vrai, mais il a un cœur d'or. Il fait vivre sa mère, une veuve, et sacrifie tout à son bonheur... Est-ce de sa faute, à lui, si le hasard l'a fait naître pauvre, sans nom ?... S'il est sorti du néant pour être condamné à vivre dans les ténèbres ?... Non, mon père, vous ne refuserez pas ce suprême vœu de votre petite Mathilde, toujours, toujours enfant pour vous caresser... Père, reprit-elle, en s'approchant de lui et en le flattant de mille câlineries, père tu sais, je l'aime depuis longtemps déjà : depuis que nous sommes ici : voici trois ans. Tous les dimanches, en allant à la messe, sans lui parler, je le voyais et j'entretenais dans mon cœur, le feu de cet amour naissant. Va ! j'ai bien souffert, parfois, pour te cacher ce secret qui me brûlait les lèvres !... J'ai bien fait de sublimes efforts, pour refouler au plus profond de mon cœur cet aveu si tendre, si tu savais ! Père, s'il est pauvre, et toi si tu es riche, pour tout cela, il ne faut pas le rejeter. Ma fortune sera la sienne ; nous vivrons toujours avec toi, nous serons

bien heureux, plus heureux que si tu me donnais à un jeune homme de la ville, car celui-ci ne verrait que mon argent, tandis que Samuel me prend pour moi-même. Tu vois la différence !... oh ! père ! ne refuse pas à ta petite Mathilde !... Je te jure de garder, pour toi, et pour maman, une grande place dans mon cœur !

—Enfant, murmura le père, tu veux que je te gâte tout à fait ?

—Oui, pour me rendre meilleure.

—Cependant, je ne puis te donner mon consentement tout de suite, nous verrons.

Le lendemain, après avoir tenu conseil avec sa femme, M. Aunais se rendit au presbytère pour demander au curé des renseignements plus précis sur Samuel.

La réponse du curé fut sans doute favorable, car le mariage se fit quelques mois après.

Aujourd'hui, Mathilde vit heureuse, entourée de trois enfants, pleins de vie, et elle ne peut regretter d'avoir sacrifié l'élégant jeune homme de la ville pour le plus humble des "habitants."

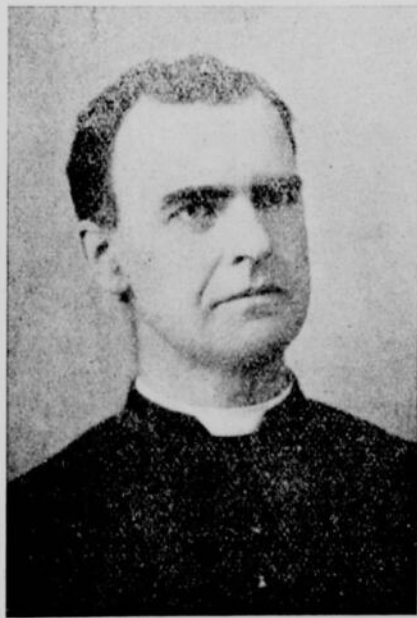
Alphonse Lingras

A SAINT-TÉLESPHORE

Samedi, le 29 janvier 1898, les Forestiers Catholiques ont fait chanter une grand'messe, en l'honneur de St-François de Sales, à l'occasion de la fête patronale de M. le curé Frs Reid, leur zélé chapelain.

Vers dix heures, M. J.-A. Leroux, marguillier en charge et Messieurs les Forestiers Catholiques, ayant à leur tête M. Jean-Baptiste Sauvé, chef-ranger, allèrent au presbytère, chercher Monsieur le curé et l'accompagnèrent à l'école du village, tenue par Mme A.-E. Jacques, où l'attendait un auditoire d'élite, extrêmement sympathique à ce pasteur dévoué, qui, depuis quatre ans, ne cesse de prodiguer à la jeunesse ses soins les plus empressés.

A la joie qui rayonnait sur tous les fronts, on devinait aisément le sentiment de profonde reconnaissance qui remplissait tous les cœurs. Assistaient à la fête,



LE RÉV. M. F. REID

Mgr L.-Z. Champoux, Protonotaire Apostolique et M. l'abbé Renaud de St-Henri de Mascouche.

L'ouverture de la séance fut suivie d'une jolie chanson appropriée à la fête ; chantée à l'unisson par les soixante-dix élèves présents. Plusieurs morceaux furent exécutés, puis un intéressant dialogue *La Chaîne de la Reconnaissance*. Tous remplirent leur rôle avec talent et habileté.

Puis on présenta un cadeau, consistant en un service à thé en argent offert par les institutrices de la

paroisse, puis un joli bouquet présenté par M. Napoléon Lefebvre, neveu de Monsieur le curé.

Le digne prêtre remercia les enfants de l'école, et les institutrices, de cette belle manifestation de leurs cœurs reconnaissants.

INVARIABLE.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-C. K.—Voyez ma *lettre ouverte*.—Très belle et bonne Histoire Naturelle de J. d'Arzac, en six volumes, pouvant se relier en deux ou trois, \$3.75. Son titre : "Merveilles et Harmonies de la Nature."—Histoire Naturelle de Buffon, annotée par l'abbé Berger, 50c le volume. En cours d'impression. Deux volumes parus.—Chez MM. Cadieux, Derome et Cie, rue Notre-Dame à Montréal.

Louis-M. L., St-Johnsburg.—Reçu votre bonne petite composition. Nous sommes heureux de voir votre attachement à notre belle langue. Nous publierons le plus tôt possible. Si vous avez d'autres travaux littéraires, nous en enverrez-vous ?

Georges L., Montréal.—Je vous remercie vivement de votre confiance. Continuez à étudier après votre journée de dur travail. Un ouvrier peut tout aussi bien arriver qu'un autre. Voyez notre jeune *Bueil* : il n'a jamais pu étudier qu'après ses journées d'un travail ardu, et vraiment, il n'écrit pas mal. Le travail vient à bout de tout. Lisez un livre, un bon livre (Bossuet, Fénelon ou autre). Mettez un jour, ou vingt-quatre heures, à une page, approfondissant, cherchant la pensée de l'auteur, la liaison des mots entre eux, comment ils s'accordent : il n'est pas besoin de grammaire pour apprendre à fond la grammaire et la syntaxe. Mais il faut raisonner.

Mlle Eco, Lévis.—Voyez ce que je me permets de conseiller à Georges L.—Vous êtes bien jeune encore, si j'en juge par votre écriture ?

Mlle Bona.—Non, vous n'êtes pas oubliée, et rien, dans vos lettres, n'a pu mécontenter personne. Nous publierons dans le prochain numéro.

Mlle Fleurette.—Il y a longtemps que vous n'avez plus envoyé de vos jolies pensées au MONDE ILLUSTRÉ. Tous seront heureux de vous revoir. Voulez-vous bien, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de M. votre frère Arthur ?

L.-P. M., Trois-Rivières—Continuez ; cherchez de jolis petits sujets, ne craignez pas de nous les envoyer.

Mlle L. des B.—Pardonnez-nous : nous sommes surchargés ! On va faire paraître le plus tôt possible.

AU PALAIS-BOURBON

(Voir gravure)

Le 22 janvier dernier—lendemain de l'anniversaire de la mort du roi Louis XVI—, avait lieu, à la chambre des députés de France, une scène rappelant assez bien Corbett et Fitzsimmons.

C'étaient des torses et des biceps... Comme dans toute *voyoucratie* qui se respecte, il y a eu aussi du sang répandu... c'était de l'encre !

Ce sang n'avait pas même la valeur de celui de Lucullus, à qui les Romains demandaient : "Est-ce de la sauce, que tu rends là ?"

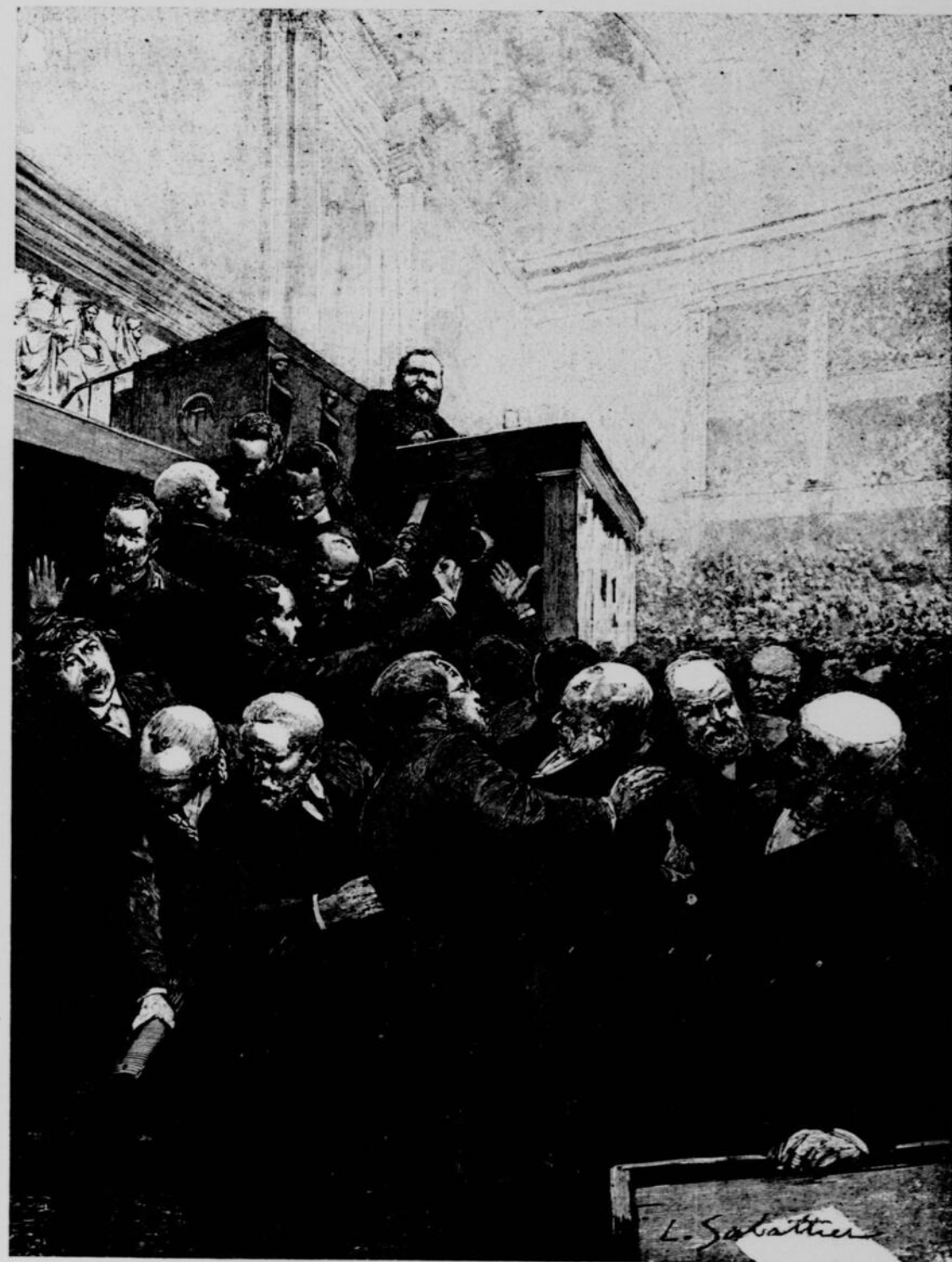
Journalistes, mes frères, qu'on ne vienne plus nous jeter à la face, maintenant, comme une injure, *les flots d'encre répandus* ! Puisque ça se répand jusqu'au Parlement de France, jusque sur les députés, ce n'est pas, vous le voyez bien, de... petite bière !

Après vingt minutes d'un combat homérique, le petit père Brisson s'est mis la tête sous son... j'allais dire : aile ; les soldats sont entrés, tout le monde est sorti. C'était, heureusement, fini !

Chez la femme, la beauté est un fruit et l'esprit une fleur. C'est pourquoi l'on voit dans nos salons, les délicats courir à la fleur et les gourmands au fruit. Il est bon de dire qu'il y a des délicats qui sont gourmands.



LE GENERAL JAMONT, généralissime français



PARIS.—La séance du 22 janvier au Palais Bourbon



EN CRETE. — Combat dans une forêt



UN CHŒUR DE CHATS

IMPROMPTU

à ma chère Lolo.

Si je te disais le nom de ma belle
Et ce que mon cœur à son cœur rebelle
A dit d'amour pur au sein qui s'est tu ;
Si je te disais que sa tresse est blonde ;
Que son rire est doux plus qu'un chant de l'onde,
Ne me croirais-tu ?...

Si je te disais que sa folle bouche
Charme de baiser tout ce qu'elle touche ;
Ou sa voix divine ou mieux sa vertu ;
Si je te disais sa claire prunelle
Et les yeux troublants qui luisent en elle,
Me comprendrais-tu ?...

Si je te disais ou voulais te dire
Un aveu dont l'art ne sait pas médire,
N'ayant contre aucun jamais combattu ;
Ou que dans l'ardeur d'une joie extrême
Je te le disais que c'est toi que j'aime.
Dis ! m'aimerais-tu ?...

Arthur de Bussières

GRATITUDE !

A Mme L.-N.-G. R...

JOUR ANNIVERSAIRE DE NAISSANCE

Durant les trop courtes années de l'enfance, le jour anniversaire de notre naissance est un bien grand jour pour notre jeune cœur. C'est qu'il lui faut si peu pour le réjouir, ce cœur, si naïf, si plein d'espoir. Aussi, durant de longues semaines à l'avance on se prépare à lui faire une grandiose réception, à ce jour. Quelle joyeuse fête, comme il est vécu avec une joie délirante quelle journée de projets charmants : notre âme tout émue exhale des chants d'allégresse.

Age serein où l'âme, étrangère à l'envie,
Se prépare en riant aux douleurs de la vie,
Prend son plein pour guide, et, simple en ses transports,
Fait le bien sans orgueil et toujours sans remords ?...

V. HUGO.

Naïve enfance, tu n'as donc pas vu la ride imperceptible qu'il a déposée sur ton front, ce jour que tu étais si heureuse de fêter !... Eh ! quoi ! tes yeux étaient-ils donc si peu clairvoyants ?

Hélas ! ébloui, fasciné par les mirages fantastiques de ce temps, ton jeune cœur, en suivant l'impulsion de son imagination surexcitée, n'avait pas conscience de tout ce qui se passait dans son être ! Puis, d'ailleurs, qu'est-ce qu'un an quand on est jeune ; ce n'est pas vieillir cela ! Vieillir ! mais oui ! c'est ce que nous voulons. Déjà, le soir de ce jour que l'on fête, nous supputons longuement en nous endormant le nombre de mois qu'il nous faut vivre pour arriver à l'anniversaire prochain, et, nous nous disons avec amertume : Comme c'est long, un an ! !...

Eh ! oui, c'est long ! qu'est-ce que les années de l'enfance ?... ne nous semblent-elles pas dans ce temps être insipides, sans saveur ?... Notre rêve de chaque jour, c'est de les graver le plus vite possible, pour arriver à ce point culminant de la vie pour nous, qui vu à travers le prisme nébuleux et illusoire de l'avenir, semble nous apparaître revêtu de prérogatives infinies.

Oui, hélas ! grandir, vieillir un peu, être quelqu'un enfin, voilà ce point vers lequel tendent nos ambitions et nos désirs, voilà ce qui fait le sujet de toutes nos pensées et de notre conversation de chaque jour ! Que de fois nous nous sommes dit avec un soupir douloureux : comme je voudrais bien arriver à cet âge : je ferais si, ça ! !...

Trop tôt, hélas ! ce rêve, le seul, mais le plus funeste que nous ayons caressé durant notre enfance—s'est réalisé dans notre vie ! oui, cet âge que l'on désirait tant, a été pour nous, quand il est venu, l'horizon du premier jour fatal à notre vie. Cet âge a été pour nous, dis-je, le matin sombre du jour qui a vu s'opérer en nous une réforme radicale dans notre

âme, car le voile opaque qui masquait la vie à nos yeux s'est déchiré soudain, découvrant à notre cœur étonné, la froide et triste réalité de la vie dans toute son étendue.

Bien des projets charmants, bien des plans généreux :
Et puis viendra le sort dont la main inquiète
Détruirait en un jour notre ébauche imparfaite.

Êtres purs et joyeux, meilleurs que nous ne sommes,
Enfants, pourquoi faut-il que vous deveniez hommes,
Pourqu'oi faut-il qu'un jour vous soyez comme nous
Esclaves ou tyrans, envies ou jaloux !

V. HUGO.

Le jour anniversaire de notre naissance n'a plus pour nous aujourd'hui cet attrait plein de charmes qu'il possédait autrefois. Non, tout est changé !... Comme au contraire, il nous trouve, chaque fois qu'il nous arrive, de plus en plus froids, même indifférents, jusqu'à le redouter ; car à mesure que nous vieillissons, nous trouvons qu'il nous revient chaque année avec une rapidité beaucoup plus grande que jadis.

Que sont devenus nos vingt ans ?... à peine avons-nous eu le temps d'en jouir, que déjà ils sont disparus : abîmés dans le gouffre géant des choses du passé, ils ne reviendront plus jamais... !!!

Déjà quelques années nous en séparaient. Comme elles se sont écoulées rapidement, grand Dieu ! Comme l'onde pur, cristalline d'une petite cascade, emporte—suivant l'impétuosité de sa marche—tour à tour toutes les heures de bonheur et les amertumes, les déboires sans nombres, renaissant à chaque pas dans la vie.

Aujourd'hui, Madame, on fête le jour anniversaire de votre naissance, vous m'en voyez joyeux, et peiné en même temps. Joyeux, parce que ce jour me donne—occasion unique—de venir vous présenter mes humbles hommages et les souhaits sincères d'un cœur vraiment reconnaissant.

Peiné, oui : parce que je vois qu'à ce jour vient s'ajouter malheureusement, une année de plus à votre vie, qui est de celles qui ne devraient pas vieillir.

Oui, car il faut que vous restiez toujours jeune, radieusement belle, toujours souriante, toujours bonne, de cette bonté pleine de noblesse qui forme le fond de toutes vos vertus.

Que votre vie s'écoule accompagnée de bonheur et d'amour ; que toujours, votre front noble et pur reflète la joie et la paix douce de l'âme ; et que jamais une ride ne le souille.

Que toujours, votre époux trouve en vous cette épouse aimante, douce, expansive, caressante, qui fait d'un petit chez-soi, un coin du ciel bleu ; que le malheureux opprimé par les cruautés du sort trouve toujours en vous comme par le passé, ce sourire bienveillant, ces paroles consolantes, pleines d'encouragement, que votre cœur prodigue à l'infini et, sait si bien dire.

BUELL.

Québec, février 1898.



Le juge.—Mais pourquoi avez-vous volé la marchandise sans toucher à l'argent qui se trouvait dans la caisse ?

L'accusé.—Ah ! monsieur le juge, ne me le reprochez pas vous aussi, ma femme m'a déjà assez disputé pour ça.

ECOLE LITTERAIRE

C'est à la réunion du 4 février, au Château de Rame-say, que M. Alban Germain a été solennellement admis membre de l'École.

Les travaux suivants ont été lus au cours de la soirée : 1o M. E.-Z. Massicotte, une fantaisie poétique : *A ma voisine* ; 2o M. Emil Nelligan, une poésie : *Les tristesses* ; 3o M. Gustave Comte, un poème en prose : *Arioso de l'halluciné* ; 4o M. Henri Desjardins : *Ballade du sans le sou* ; *Ballade de la mauve Lune*, et une dernière poésie, très applaudie : *Après une lecture* ; 5o M. Alban Germain : *Etude sur le paupérisme*. Bref la séance a été infiniment intéressante et digne en tous points de celles qui l'ont précédée.

BIBLIOGRAPHIE

Il ne sera rendu compte que des ouvrages dont deux exemplaires auront été envoyés.

Notre collaborateur, M. Régis Roy, nous envoie une charmante comédie en un acte : *Nous divorçons*.

Si vous voulez vous amuser un bon moment, achetez cette petite plaquette, dont la fin... justifie les moyens, car, au lieu d'un divorce, c'est une petite scène de réconciliation tout attendrissante.

En vente chez MM. Beauchemin et fils, Montréal.

Jeanne d'Arc racontée par l'image, par Mgr Le Nordet, d'après les graveurs, les sculpteurs, les peintres. —Un magnifique volume in-8o, illustré de seize planches en taille-douce et de trois cents gravures dans le texte.—Broché, 20 francs ; relié, 30 frs. Hachette et Cie., 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Depuis de longues années déjà, Mgr Le Nordet a consacré à la glorification de Jeanne d'Arc toute son activité et toute son érudition ; orateur et écrivain, il l'a célébrée dans ses discours, après l'avoir étudiée dans ses livres.

L'ouvrage que nous présente Mgr Le Nordet n'est pas une biographie ; c'est encore moins une œuvre de polémique ou de discussion politique ou religieuse ; c'est un résumé et comme une philosophie de la vie de Jeanne d'Arc telle qu'elle a été en réalité et telle que l'a conçue, à toutes les époques, le sentiment national.

Or ce sentiment, ce n'est pas notre littérature qui l'a le mieux exprimé ; Jeanne d'Arc, on le sait, y tient peu de place. Au contraire, ces images de Jeanne d'Arc sont extrêmement nombreuses.

A toutes les époques, le peuple ou les artistes ont été comme attirés par cette grande figure, et, par des procédés ingénus ou savants, ils ont cherché à en reproduire les traits. Mais, chose curieuse, le caractère de ces représentations varie moins avec les auteurs qu'avec les époques, tant il est vrai que, sans



POÉSIE ET PROSE

—Oh ! Aurélie ! je te suivrais jusqu'au bout de la terre.

—Dis pas de bêtise, Eusèbe, je ne vais pas de ce côté.

en avoir conscience, chacun de ces auteurs a traduit sur Jeanne d'Arc, les sentiments de son siècle.

Aussi, rien de plus curieux que cette histoire par l'image, non pas de Jeanne d'Arc, mais de la gloire de Jeanne d'Arc. Que de diversité dans tous ces portraits depuis la tapisserie du musée d'Orléans jusqu'aux belles œuvres de nos contemporains, les Lenepveu, les Frémiet, les Paul Dubois, les Roty !

Entre le moyen âge avec sa foi naïve, son art imparfait mais sincère, et notre époque si curieuse d'exactitude historique, quelle série d'interprétations, souvent bien imprévues, toujours intéressantes !

Quelque plaisir que nous éprouvions, guidés par Mgr Le Nordez, à parcourir cette longue série de gravures si variées et si émouvantes—ou parfois si amusantes,—prenons garde qu'elle constitue en même temps un inappréciable recueil de documents : quelques-uns d'entre eux étaient fort difficiles à retrouver ; la collection dans son ensemble n'a d'égale nulle part.

MONOLOGUES DE SALON

Sentimentale.—Je ne crois pas qu'il y ait sur terre une jeune fille aussi malheureuse que moi.

Ce matin, à dix heures, j'étais encore très heureuse. Je jouais du piano... je faisais des gammes... et puis... crac !... me voilà désespérée.

Ce matin, maman m'a annoncé la demande en mariage de M. Guy de Nangeac, un jeune homme charmant que je connais depuis près d'un an et que j'aime, depuis un an. Suis-je assez malheureuse ! Vous ne comprenez peut-être pas pourquoi ? Mon Dieu ! c'est bien simple... et c'est encore plus triste : je suis sentimentale. J'ai lu tant de romans anglais que ça m'a monté la tête... J'y avais sans doute des dispositions... car enfin... les romans anglais !... Bref, depuis que j'ai seize ans, je rêve d'amour. Dans les tragédies, je ne lis que les scènes d'amour ; au théâtre, je n'écoute que les déclarations ; je ne chante jamais que des romances où l'on hurle à tue-tête : " Je t'aime ! c'est un mystère, je t'aime ! c'est un secret ! "

Ce n'est pas ma faute. Aimer et être aimée, voilà ma seule ambition. Alors... Guy de Nangeac m'aime et je l'aime... oui... mais ce n'est pas cet amour-là que je voulais.

J'ai toujours rêvé—et je rêve toujours—un homme pauvre.

Un homme qui ait une âme noble et un estomac creux.

Un homme intelligent, beau, fascinant et gueux comme un rat, enfin, un poète ! !

Je serais le rayon de soleil qui viendrait illuminer sa pauvre mansarde, la rose qui embaumerait sa vie (tiens ! je deviens poétique ! !)

Je l'aimerais comme nous autres femmes nous savons aimer, avec dévouement, avec abnégation !

Je lui sacrifierais tout : mes goûts mondains, mon élégance, le luxe auquel je suis habituée ; je serais sa femme, son esclave. Enfin, je serais tout pour lui, comme il serait tout pour moi...

Une mansarde et un cœur... une portion de bouilli achetée chez la fruitière du coin et des épinards, achetés aussi chez la fruitière, tout cuits, de ces épinards qu'on coupe par tranches tant ils sont coriaces, et puis du pain rassis, tout cela arrosé d'eau claire et d'amour, voilà la vraie vie, la seule vie, celle que je rêvais de mener avec M. de Nangeac. Que voulez-vous ? j'ai de l'imagination, il a une tête de poète, je croyais que c'était un poète.

Donc depuis un an, j'ai vu M. de Nangeac dix fois... Oh ! j'en ai pris note dans mon cœur... et aussi sur mon carnet, car mon cœur aurait pu embrouiller les dates.

Et, dans sa conversation, dans son regard, dans ses gestes, j'avais découvert d'emblée un poète, et j'étais si heureuse ! ! !

On ! je n'espérais pas qu'il m'aimerait... il me suffisait de l'adorer !... Il m'aime... maman me l'a dit ce matin à dix heures... c'est bien doux d'être aimée par celui qu'on aime !...

Oui, mais c'est affreux, et cependant, voilà la vérité :

M. Guy a de beaux yeux, il est mélancolique... Eh bien, ce n'est pas un poète...

C'est un notaire ! ! !
Notaire ! ! ! j'aimerais autant épicier ou fruitier,— nous aurions nos épinards pour rien.—Aimer un notaire ! être la femme d'un notaire, mais ça n'a pas de poésie, c'est vulgaire, prosaïque, bourgeois !

Puis il est riche... alors en l'épousant, je ne lui sacrifie rien... nous continuons à avoir une maison élégante, des domestiques... je n'illumine pas sa mansarde.—Nous ne vivons pas de bouef bouilli et de pain rassis... au fait je me demande si ce n'est pas bien sec à la longue ? Qu'importe, lorsqu'on s'aime ? Oui... on s'aime... mais... mais... est-il nécessaire ? Oh ! oui ! c'est indispensable... et cependant... est-ce tout à fait indispensable d'avoir mal diné pour savourer le bonheur d'être seuls et de rêver en regardant le ciel bleu par un œil-de-bœuf ?... Oui... je n'avais jamais réfléchi... je voulais me sacrifier à celui que j'épouserai. Eh bien, en épousant un poète, je ne lui sacrifierais rien, puisque c'est mon idéal, tandis qu'en épousant un notaire, je lui immole l'espoir de ma vie. J'avais juré de ne prendre qu'un homme pauvre... et j'oublie ce vœu si cher en acceptant une position faite.

Suis-je bête ! ! ! On va chercher bien loin des occasions de dévouement... j'en ai un tout prêt : me marier avec Guy... je vous confierai que cela ne me coûtera pas beaucoup, car je l'aime... et je n'aime pas les épinards !...

RENÉ TRÉMADEUR.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Leid Astroy est à l'affiche au Théâtre Français cette semaine. L'intrigue de la pièce est des plus simples, et cependant elle est l'une des plus fortes que l'on ait jamais vues. Certainement qu'il n'y a pas eu de plus grand dramaturge que Dion Boucicault, l'auteur de *Leid Astroy* et d'innombrables autres pièces célèbres par le monde. La dernière fois que le jeune Aubrey Boucicault, son fils vint à Montréal, il jouait alors dans *Madeline, or the Magic Kiss*, il fit un petit discours à un dîner de club dans lequel il parla des pièces de son père, et déclara que *Leid Astroy* avait rapporté plus, d'argent qu'aucun des autres drames que son père avait écrits, et qu'il survivrait, lorsque les autres, si cela arrivait jamais, seraient tombés dans l'oubli. C'est là la pièce qui est représentée au Théâtre Français cette semaine.

M. Phillips a été à New-York pour choisir les artistes de variétés. On peut donc s'attendre à une excellente représentation.

SOIRÉE A ST-HENRI

Nous apprenons qu'une jolie séance aura lieu à St-Henri de Montréal, le 21 de ce mois. Le Cercle St-Henri jouera le *Paré de Paris* ; la partie musicale est organisée par notre gracieuse collaboratrice, Mlle Georgianna Senécal (Ninon), et tout promet un grand succès. La représentation commence à 8 hrs du soir, à l'Hôtel-de-Ville de St-Henri, en face de l'église (chairs de la rue St-Jacques).

PARC SOMMER

C'est toujours là, le dimanche soir, l'endroit le plus agréable pour les familles cherchant un peu de distraction. On y passe quelques heures agréables sans que cela coûte cher : ce qui est à considérer.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIFFE

De mon Entier ôtez la tête,
Je perds toute raison ;
Et souvent, quoique avec ma tête,
Je n'ai ni rime ni raison.

ÉNIGME

Celui qui me produit me fait toujours la guerre ;
Il me poursuit sur mer, il me poursuit sur terre,
Il ne me donne point un moment de repos.
Plus il me voit de près, plus il me diminue.
J'amuse les enfants, je fais peur aux chevaux ;
Et par moi la peinture est au monde connue.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 718

Charade.—Mer-cure.

Mathématiques.—Il y a quatre solutions :

2 hommes	74 femmes
15 —	55 —
28 —	36 —
41 —	17 —

Jeux de cartes.—Si vous ouvrez par roi de cœur, vous pouvez trouver l'as et la dame chez l'un de vos adversaires. En second lieu, si votre attaque est l'as de trèfle, l'affranchissement de cette couleur est incertain. Jouez plutôt le trois de trèfle, pour faire tomber peut-être deux honneurs et rester maître. Le roi de cœur peut faire sa levée.

Ont deviné : M. Joseph Faille, Mlle E. Girouard, Joséphine Drouin, Aliette, Léda, Montréal ; Mlle Aldéa Lauriault, Ste-Cunégonde ; Mlle Gilberte, Québec ; R. Fournier et Frère, Coaticook ; Aug.-L. Desaulniers, Trois-Rivières ; Mlle Marie-Louise Gauthier, St-Lin des Laurentides ; Mlle Léontine Lefebvre, Vve N. Lefebvre, Philomène Reid, Frs Dier, Dr N.-W. Reid, J.-E. Napennot, Mme A.-E. Jacques, Institutrice et ses élèves, St-Télesphore ; Ivon Lamarre, Windsor Mills ; James Pulcher, St-Gabriel de Brandon ; Dr F. de B. Bergeron, Fall-River.

GRAVURE-DEVINETTE



Cette jolie propriété vient d'être vendue. Avez-vous vu l'acheteur ? On me dit qu'il la visite.

RÉBUS



LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Mme de Kerlor poursuivit :

—Voilà ce que je vais dire à notre mère : Certains bruits fâcheux, touchant votre fortune, alarmant votre fils... Rien ne prouve qu'une catastrophe soit imminente... Si, pourtant, il fallait compter avec une grosse perte d'argent, Georges entend que vous ne la subissiez pas. Il veut que rien ne soit changé dans votre existence et que vous puissiez continuer vos bonnes œuvres... Lui et moi nous sommes jeunes ; nous nous aimons par-dessus tout... Nous demanderons au travail de réparer les brèches faites à notre situation personnelle... En ce qui me concerne, je n'aurai que peu de mérite à partager la destinée de mon mari, puisqu'il m'a épousée pauvre et que mon pauvre père, le marquis de Penhoët, ne s'est jamais laissé abattre par l'adversité.

Georges tomba aux genoux de sa femme. Il l'enveloppa de ses plus chaudes tendresses. Une fois de plus, il admirait la noblesse d'Hélène.

Il murmura :

—Je ne saurais vous exprimer, ma bien aimée, à quel point votre désintéressement me touche... Mais je ne veux pas accepter cette abnégation... Ma mère aussi refusera votre sacrifice.

—Abnégation ! sacrifice ! répéta-t-elle, avec son angélique douceur, je fais uniquement mon devoir, comme vous ferez le vôtre...
Il répliqua :

—Avant tout, je tiens à vous déclarer que j'approuve absolument ce que vous avez dit touchant notre mère... Il ne faut pas qu'elle change ses habitudes et restreigne son budget de dépenses... Vous avez fait remarquer avec votre délicatesse exquise que les pauvres pourraient toujours compter sur elle... Mais je ne veux pas que vous vous immoliez, vous, mon adorée !... J'entends, au contraire, vous donner le luxe indispensable à votre beauté... Ma femme sera la plus enviée des femmes.

—Mon bon Georges, pourquoi me méconnaissez-vous ?... Vous savez pourtant bien que je ne suis nullement séduite par les puérités mondaines.

—Vous seriez riche, Hélène, que je ne chercherais peut-être pas à faire violence à votre modestie ; mais vous avez été trop malheureuse, pour que je ne veuille pas forcer le sort à vous donner une revanche éclatante... Je tiens essentiellement à vous rendre la brillante position pour laquelle vous étiez faite... Je réparerai les injustices dues à la fatalité... C'est un hommage que je vous rendrai... Je vous le dois à vous et à vos parents... J'ai contracté une grosse dette envers le marquis et la marquise de Penhoët en vous épousant... Leur mémoire m'est chère... Ils me béniront quand ils verront à quel point j'ai compris mes devoirs.

La jeune femme fondit en larmes ; elle se précipita à son tour dans les bras de son mari.

Ils oublièrent tout en ce moment.

—Ah ! Georges, reprit Hélène, avec un accent de reconnaissance éperdue, vous voulez donc que, malgré le don de toute mon âme, je ne puisse vous aimer autant que vous le méritez ?

—Ma chère femme ! mon cher amour !

—Allons ! fit-elle, se dégageant lentement et progressivement de l'étreinte, l'incident qui nous a tant affectés nous a rappelé que nous n'échappions pas aux misères de l'humanité... Notre bonheur était trop complet... Soyez tranquille, il reste intact... Fasse le ciel que nous n'ayons pas à supporter d'épreuves plus cruelles.

—Non... Hélène !... Rien n'atténuera notre joie... Le coup qui va nous frapper n'effleurera pas notre félicité conjugale.

—Que compter-vous faire si, réellement, votre fortune est compromise ?

—En regagner une autre.

L'œil de M. de Kerlor s'emplit de visions lointaines. Il redevenait l'homme que nous avons vu au début de ce récit, rêvant de la vie aventureuse sous les tropiques, sans souci du danger, surmontant

les plus grosses difficultés à force de patience, d'adresse et de courage.

Carmen avait souvent dit à Hélène que Georges, en vrai Breton, fils et petit-fils de marins, se passionnait pour les pays d'outre-mer.

La fille du marquis de Penhoët ne pouvait s'effrayer de ces goûts, puisque son père, lui aussi, avait le tempérament d'un explorateur.

—Nous partirons, poursuivit M. de Kerlor.

—Où vous voudrez et quand vous voudrez.

—J'ai commis une imprudence en permettant à Jacques Ronan-Guinee de disposer de toute notre fortune... Je réparerai cette faute.

—Je vous suivrai partout.

—Notre exil volontaire durera quelques années.

—Elles passeront bien vite.

Georges de Kerlor poussa un soupir ; son exaltation cessa ; il hocha la tête avec tristesse.

—Nous oublions, dit-il, que nous ne sommes pas seuls au monde.

—Oui !... Que deviendrait notre mère ?... Que deviendrait notre sœur ? fit à son tour Hélène.

Georges reprit :

—Pauvre maman !... Elle n'est plus jeune... Sa santé était bien chancelante avant votre arrivée... La séparation serait terrible !

Il ajouta, surexcité de nouveau :

—Ah ! ce Ronan-Guinee !... Je voudrais que...
Hélène lui mit la main sur les lèvres pour l'apaiser.

—Raisonnons, Georges, voulez-vous ?... Ecoutez-moi... N'ayez pas ce visage contracté... Ne m'aimez-vous plus ?

—Cher ange !

—Eh bien ! souriez-moi.

Il obéit, dompté une fois de plus.

—Il me semble, poursuivit-elle, qu'en tout ceci nous avons oublié une chose qui a son importance.

—Laquelle ?

—Votre femme possède cinq cent mille francs, ou du moins, elle les possédera bientôt.

—Oh ! non ! protesta Georges, je ne veux pas toucher à votre patrimoine.

—Et moi, j'entends que vous disposiez de cette somme, car elle est à nous.

Il eut un nouveau geste de dénégation.

La jeune femme ajouta d'une voix très ferme :

—Ici, mon ami, vous n'êtes plus le seul maître.

—Ma chère enfant, vous ne réfléchissez pas que...
—Je réfléchis à tout, au contraire... Comment doterez-vous Carmen s'il ne vous reste plus rien ?

—En quoi ! Vous voulez ?...
—Je veux que ma sœur ne voie pas son bonheur compromis par une misérable question d'argent, le jour où elle aura résolu d'épouser un homme qu'elle aimera. Il nous est impossible de quitter la France sans avoir assuré l'avenir de Carmen.

—C'est vrai ! murmura Georges... Je vous demande pardon, Hélène, de vous avoir forcée à me rappeler l'intégralité de mes devoirs... Je suis si bouleversé, voyez-vous, si désorienté, je puis si peu admettre pour vous cette ruine, que mes pensées n'ont plus d'esprit de suite... Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime mille fois plus encore.

Carmen entra ; elle embrassa son frère et sa belle-sœur.
Elle remarqua tout de suite leur émotion et s'en affecta. Elle demanda avec la plus inquiète sollicitude :

—Qu'y a-t-il ?
—Ton frère va te l'apprendre, répliqua Hélène... J'espère que tu te consoleras comme moi.
—Mon Dieu, mais... Je vous en supplie, apprenez-moi ce qui se passe.

—Puis-je voir notre mère ? interrogea la jeune comtesse.
—Oui...
—Comment a-t-elle passé la nuit ?
—Bien... Mais pourquoi cette question ?... Ah ! je veux savoir ce que vous me cachez.

Georges répondit :
—Je vais t'édifier, ma petite Carmen, pendant qu'Hélène s'entretiendra avec notre mère.

La jeune femme sortit, laissant le frère et la sœur en présence.
Carmen se passa la main sur le front et murmura :

—Voyons ! Je rêve ?... Je ne puis supposer qu'entre toi et Hélène...
Il s'écria :

—Non ?... N'aie pas cette pensée impie... Hélène est la plus exquise, la plus parfaite des créatures.

—Mais enfin, qu'y a-t-il ?
—Ecoute.

XXXIII

DÉVOUEMENT

En quelques mots, M. de Kerlor mit sa sœur au courant des faits.

Carmen l'écoutait avec une douloureuse surprise. Personnellement, la ruine ne l'affectait pas trop ; elle ne savait pas exactement la valeur de l'argent ; elle en ignorait la puissance ; en outre, elle ne s'expliquait pas comment les titres qui étaient dans le coffre-fort familial pouvaient du jour au lendemain devenir des papiers dépréciés ne représentant plus qu'une somme infime ; mais ce qui la saisissait tout de suite, c'était l'effet de cette nouvelle sur l'esprit de sa mère.

La comtesse douairière avait 600,000 francs dans les caisses du *Crédit général de l'Ouest* ; la part de Georges et de Carmen, revenant de la succession de leur père, s'élevait à 250,000 francs pour chacun ; c'était donc une somme de 1,100,000 francs qui serait engloutie dans ce désastre financier.

C'était toute la fortune liquide des Kerlor ; le château et ses dépendances, leur maison du Parc-aux-Princes, aux portes de Paris, représentaient cinq fois ce million ; mais la comtesse douairière ne voudrait jamais vendre la moindre parcelle de ce patrimoine.

Georges expliqua à Carmen les intentions d'Hélène.

Le cœur de Mlle de Kerlor bondit en constatant une fois de plus comment sa petite amie, sa sœur reconnaissait ce qu'on avait fait pour elle. Elle n'éleva pas les mêmes objections que Georges au sujet de l'argent offert par Hélène ; il est vrai que M. de Kerlor n'avait pas été jusqu'à dire à Carmen que la jeune comtesse voulait la doter.

Mlle de Kerlor s'écria :

—J'ai sauvé Hélène, pourquoi refuserions-nous qu'elle sauvât notre mère ?... Il ne faut pas nous le dissimuler, ce coup-là serait terrible pour ces événements... A nous trois, nous arriverons bien à lui éviter le choc.

L'heure du déjeuner était arrivée.

La comtesse douairière apparut au bras d'Hélène.

La maman était très pâle ; malgré le tact de la jeune femme, la mère de Georges et d'Hélène était restée consternée, quand elle avait appris de quoi il s'agissait.

Puis, après quelques minutes d'affaissement, la douairière était restée moins affectée.

Hélène ne cessait de la rassurer et de faire valoir toutes les bonnes raisons qui permettaient d'espérer encore ; en outre, la jeune femme lui avait répété la conversation tenue avec Georges.

Quoi qu'il en fût, la maman regarda ses enfants avec découragement quand elle entra dans la salle à manger.

—J'ai télégraphié à Paris, s'écria Georges. Il ne faut pas nous désoler avant que la réponse nous soit parvenue... Nous ne l'aurons guère avant ce soir.

—Ce petit Jacques, reprit la comtesse, a peut-être commis des imprudences... Je ne puis admettre qu'il se soit conduit en malfaiteur.

—Enfin ! ajouta Mlle de Kerlor, il n'est pas possible que nous perdions tout... Si nous éprouvons quelques déboires, nous essayerons de réparer le mal... Les Kerlor sont au-dessus de ces misérables questions.

Grâce à Hélène surtout, la tristesse s'atténua bientôt. Si des fautes inévitables avaient été commises, on les réparerait. D'ailleurs, on ne savait rien de précis. Des récriminations étaient inutiles.

Georges reçut, vers six heures du soir, un télégramme ainsi conçu :

« Directeur en fuite. Etablissement menacé de faillite. »

Le lendemain, M. Firmin de Saint-Hyrieix fit demander à la comtesse douairière l'honneur d'être reçu par elle.

Pendant que le diplomate attendait la réponse de Mme de Kerlor, Georges entra dans le salon d'attente. Saint-Hyrieix lui tendit les mains avec beaucoup de cordialité.

M. de Kerlor, malgré ses préoccupations, remarqua que l'attitude de leur voisin était beaucoup plus démonstrative qu'à l'ordinaire.

—Mon cher comte, dit Firmin, j'ai fait demander audience à madame votre mère... J'ai à l'entretenir d'un projet qui m'est cher.

Georges regarda son interlocuteur et pensa à Carmen.

Le mari d'Hélène, remarquant les assiduités du diplomate, n'avait pas été sans réfléchir quel effet cela leur aurait fait.

Bien que l'amour d'Hélène absorbait la plupart des pensées de Georges, M. de Kerlor ne pouvait oublier qu'il avait des devoirs de famille à remplir ; d'autre part, la conversation qui avait eu lieu, à table, le jour de l'excursion de Kernéach, avait frappé le jeune homme.

En principe, Saint-Hyrieix, malgré ses moments de froideur affectée, ne déplaisait pas à Georges.

M. de Kerlor eut une contraction des sourcils et ne répondit que par un geste évasif. Il se disait que la ruine, qui se dessinait de plus en plus, allait placer Carmen dans une situation bien délicate, au point de vue d'une demande en mariage possible.

Ce n'était pas le moment de paraître encourager M. de Saint-Hyrieix, qui déjà, plus d'une fois, avec une patience et un tact tout professionnels, avait lancé quelques phrases préparatoires pour se rendre compte de l'état d'esprit de Georges.

Firmin se méprit tout d'abord sur la contrainte que le visage de M. de Kerlor reflétait, et il s'écria :

—Je puis me considérer comme votre ami, n'est-ce pas, mon cher comte ?

—N'en doutez pas, répliqua vivement Georges.

La gêne persistait cependant entre les deux hommes.

Saint-Hyrieix s'en émut d'autant plus qu'il connaissait la franchise traditionnelle de Kerlor.



Georges tomba aux genoux de sa femme.—Page 684, col. 1

En effet, on n'avait pas besoin d'étudier longuement Georges pour être fixé sur sa droiture.

Embarrassé, M. de Saint-Hyrieix voulut dissimuler ses inquiétudes ; et, pour cela, il renonça à dire nettement pourquoi il était venu, bien que l'approbation du frère de Carmen lui eût été très précieuse.

Le diplomate choisit un autre sujet de conversation, ne se doutant pas du tout que ce changement d'entretien allait précisément lui donner le mot de l'énigme.

Il reprit, d'un air détaché :

—Eh bien ! mon cher M. de Kerlor, j'espère que vous êtes moins infortuné que moi.

—Pourquoi ?

—Vous voyez un homme qui vient de perdre cinquante mille francs, ou qui les considère comme perdus.

Georges tressaillit.

—Mais, continua Firmin en souriant, cela ne m'affecte pas outre mesure... La raison en est que je dois me trouver en illustre compagnie.

—Vous aviez des fonds... ?

—Dans le *Crédit général de l'Ouest*, comme tout le monde, parbleu !... Ce Ronan-Guincec était l'homme à la mode... J'ai partagé l'engouement général... Et vous ?

Georges n'aurait eu nul besoin, dans les circonstances ordinaires,

de mettre M. de Saint-Hyrieix au courant de ses affaires ; mais le frère de Carmen estima que son devoir était de parler, devant les projets qu'il supposait au diplomate.

— Nous perdrons plus que vous, dit-il en hochant la tête avec ennui.

— Vraiment ? fit Saint-Hyrieix avec une sollicitude très sincère. La déconfiture de cet individu vous atteint sérieusement ?

— Très sérieusement... Il s'agit de plus d'un million.

— Ah ! par exemple ?... Et moi qui plaisantais... Je vous demande pardon, mon cher comte... J'étais loin de me douter d'un pareil malheur.

Il tendit la main à Georges, qui la serra affectueusement.

Firmin eut un geste de profonde contrariété et reprit :

— Faites-moi l'honneur de croire que la nouvelle que vous m'apprenez ne cause chez moi aucune hésitation ; mais je suis tout bouleversé... Je venais voir votre mère... Ensuite, si vous le voulez bien, nous examinerons ensemble la situation... Elle est fort tendue ; cependant, il est urgent de prendre des mesures.

Mélanie, la femme de chambre, vint annoncer à M. de Saint-Hyrieix que la comtesse l'attendait.

— Mon Dieu ! madame, commença le diplomate après avoir salué la châtelaine avec la plus grande correction, j'arrive dans un mauvais moment.

Mme de Kerlor fut surprise par ce préambule, mais son sourire un peu triste n'en fut pas moins affable.

— Je viens de voir M. de Kerlor, expliqua Firmin... Je lui ai dit que le krach du *Crédit de l'Ouest* m'atteignait, dans une proportion qui me laisse d'ailleurs absolument froid... Mais, votre fils m'a appris que vous étiez également victimes de cette catastrophe... Croyez bien, madame la comtesse, que je le déplore profondément pour vous.

La grande dame répondit :

— Pourquoi Georges a-t-il parlé ?

— Parce qu'il a deviné, madame, que l'entretien que je sollicitais de vous touchait à un ordre de choses très intime... Une fois de plus M. de Kerlor a fait preuve de loyauté ; nous ne pouvons en être étonnés.

— Je vous écoute, M. de Saint-Hyrieix... Loin de moi la pensée de blâmer mon cher enfant, qui s'est confié à un ami.

— A un ami véritable, madame, sur qui tout le monde peut compter ici, quelles que soient les circonstances.

— Merci, monsieur.

— Malheureusement, ces circonstances me sont déplorablement hostiles, je le crains bien.

Mme de Kerlor le regarda ; il convenait de ne pas s'illusionner en face d'un homme comme M. de Saint-Hyrieix qui étudiait généralement ses moindres phrases.

Aujourd'hui, il est vrai, il s'exprimait avec une spontanéité qui ne lui était pas familière et qui lui conciliait toute la sympathie de son interlocutrice.

Il poursuivit :

— Je serais désolé si vous croyiez que je me présente avec des intentions de nature à blesser en quoi que ce soit votre dignité.

— Parlez donc sans crainte, M. de Saint-Hyrieix.

— Je suis venu chez vous, madame, décidé à faire une démanche de laquelle dépend le bonheur de ma vie... Ce n'est pas parce que j'ai appris fortuitement ce qui se passait, que mes plus chers désirs pourraient se modifier... Au contraire, eût été une raison de plus pour protester d'une estime, dont j'espère, madame la comtesse, que vous ne doutez pas... Mais, laissez-moi croire que l'aveu que je vais vous faire ne vous étonnera pas trop.

La comtesse eut un doux mouvement de tête qui était le plus éloquent des encouragements ; M. de Saint-Hyrieix le comprit ainsi, car il se hâta d'ajouter :

— J'aime votre fille...

Les traits de la maman s'éclairèrent ; elle ne s'était pas trompée, nulle équivoque n'était à redouter ; les faits suivaient la progression normale qu'elle leur avait assignée.

Du côté de Carmen, pourtant, la maman n'avait pas constaté de progrès dans son intimité avec leur voisin.

Hélène, questionnée plusieurs fois par la comtesse, en vertu du pacte tacite, dont nos lecteurs se souviennent, n'avait fourni aucun renseignement justifiant les précautions de la maman.

L'orpheline avait fait observer simplement que la disproportion d'âge entre Carmen et Firmin était assez grande.

M. de Saint-Hyrieix continua avec un certain trouble.

— Vraiment, j'ai peut-être eu tort d'attendre si longtemps... Je voulais savoir si j'avais des chances d'être agréé... Ma mauvaise étoile veut que je me prononce au moment où vous avez de graves ennuis... Ces chances vont encore être diminuées... Vous pourriez croire que j'ai voulu abuser de la situation, pour brusquer une demande qui me brûle depuis longtemps les lèvres...

Mme de Kerlor se hâta de répliquer :

— Rassurez-vous, mon cher M. de Saint-Hyrieix ; aucune considération extérieure n'influera sur ma réponse.

La physionomie du diplomate s'épanouit. Il poussa un gros soupir de satisfaction et s'écria :

— J'ai donc l'honneur, madame la comtesse, de vous demander la main de Mlle Carmen de Kerlor.

La mère répondit :

— Je suis très flattée, monsieur, de votre demande, et je crois que ma fille sera heureuse d'avoir été distinguée par vous.

— Je me demandais si les convenances m'autorisaient à vous ouvrir mon cœur... Peut-être eût-il été préférable que je ne parlasse que cet hiver à Paris... Mais je n'ai pu commander à mon impatience.

— Comment pourrais-je vous blâmer ?

— Au moment de quitter Kerlor, car la saison est avancée, je me suis dit que je n'aurais jamais le courage de différer ma demande... Le mariage de votre fils, son bonheur si complet, la satisfaction que vous en avez éprouvée, madame, ont été pour moi autant de motifs qui ont vaincu mes dernières indécisions.

— Vous avez eu raison.

— Je n'ai pas voulu que nous nous séparions sans que je vous eusse dit ce que je ressentais... Et maintenant, madame la comtesse, j'attends votre arrêt... je l'attends en tremblant un peu.

La douairière répliqua :

— Ma réponse sera favorable...

— Ah ! madame ! de quelle immense joie vous me comblez !... Quoi ! il serait possible... ?

Elle l'interrompit doucement :

— Mais laissez-moi ajouter, avant tout, que je dois consulter ma fille... Si elle consent à ce mariage, il ne nous restera plus qu'à en fixer la date.

— Assurez bien mademoiselle Carmen que les questions d'intérêt ne sauraient être agitées... Je désire que notre union ait lieu sous le régime qui lui sera le plus agréable... Qu'une partie de votre fortune soit plus ou moins compromise, je ne veux pas le savoir... La mienne est considérable et je la mets tout entière aux pieds de votre fille.

— Carmen sera très touchée de votre désintéressement.

— Convainquez-la que je n'ai pas attendu des événements fâcheux pour me présenter et que, à aucun prix, comme je vous le disais, je ne veux être soupçonné de profiter des événements... L'amour que j'éprouve pour Mlle de Kerlor est au-dessus des complacités du hasard.

— Ma fille est fière, répondit la comtesse ; il ne faut pas nous dissimuler qu'elle nous opposera certaines résistances.

— Aussi, ajouterez-vous, madame, que j'ai tenu à me prononcer avant que des renseignements précis ne laissent plus aucun doute.

Il poursuivit :

— J'ignore si mademoiselle Carmen partage le sentiment qu'elle m'a inspiré... Je ne me suis pas permis le moindre aveu... Un refus m'aurait désespéré... Je vous en prie, madame la comtesse, plaidez chaleureusement ma cause... Vous aurez en moi un second fils qui vous vénéra pieusement et dont la reconnaissance sera éternelle.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, M. de Saint-Hyrieix, et je souhaite de réussir... Toutefois, je vous le répète, ma fille est libre de son choix.

— C'est bien, madame... J'ai confiance... Quand connaîtrai-je la décision de Mlle de Kerlor ?

— Aujourd'hui même, je l'espère.

— Vous me permettrez donc de revenir ce soir au château ?

— Certainement.

— S'il restait quelques préventions à dissiper dans l'esprit de mademoiselle Carmen, je m'efforcerais de le faire... Elle comprendra qu'il m'était impossible de rester dans l'incertitude... En rentrant à Paris, le ministre des affaires étrangères peut me confier une mission, m'envoyer dans des pays lointains... Mon beau rêve serait cruellement brisé... Mlle de Kerlor voudra m'éviter un tel chagrin.

— Espérez ! M. de Saint-Hyrieix.

La voix du diplomate trembla en prononçant ces derniers mots :

— Si Mlle de Kerlor refusait, je vous demande, madame la comtesse, de me prévenir par un mot... Je m'éloignerais immédiatement et je ne reviendrais jamais en Bretagne.

Il appuya ses lèvres sur la main que Mme de Kerlor lui tendit et il se retira.

La mère consulta immédiatement sa fille.

Elle lui raconta avec la plus scrupuleuse fidélité l'entretien qui venait d'avoir lieu et elle conclut :

— M. de Saint-Hyrieix est un véritable gentilhomme. Tu m'en lèverais un cruel souci en consentant à devenir sa femme.

ON PEUT LES EVITER

Pour éviter des complications fâcheuses dans les affections de la gorge on doit prendre quelques doses de *Baume Rhumal*.

CHOSSES ET AUTRES

—La pêche régulière de la morue a été inaugurée par les Athéniens.

—La Floride produit plus de citrons que tous les autres pays du monde.

—La chasse aux caribous est prohibée depuis le 1er février.

—Il paraît qu'au treizième siècle les Maures fabriquaient du papier fait avec du lin.

—La ville de New-York possède 1,043,468 lumières électriques et Paris seulement 600,000.

—La Baie des Pères a changé son nom en celui de Ville-Marie, qui aujourd'hui est érigée en municipalité de village.

—La jeunesse du Canada a fumé, en 1897, 93,800,000 cigarettes, contre 80,461,000 en 1896.

—Dans l'Ontario, l'année 1897 se chiffre comme suit au point de vue de l'Etat civil : naissances, 46,908 ; mariages, 14,904 ; décès, 24,857.

—Pendant la saison qui vient de se terminer, les fermiers du Manitoba ont vendu 47,540 dindes, 20,000 oies et canards, et 184,055 poulets. On dit que cette production a été au-dessous des besoins de la consommation.

LA COQUELUCHE VAINCUE

A un enfant atteint de cette vilaine maladie, faites lui prendre quelques doses de *Baume Rhumal*.

—Une maison d'épicerie de Brooklyn vient d'inaugurer un système fort recommandable. A chaque envoi est joint un bulletin de réclamation avec prière au client de le retourner après y avoir inscrit ses observations et formulé ses plaintes, s'il en a à présenter.

—La Suisse vient tout à coup de découvrir qu'elle possède des mines inexploitées d'une certaine valeur. Ce sont ses glaciers. Actuellement, on débite les glaciers du Saint-Gothard en meules énormes que des trains rapides emportent en Allemagne, en Autriche et dans le Nord de l'Italie.

—Nous accusons réception du premier numéro du *Journal de Musique*, dont le directeur-gérant est M. Léon Brunet. L'abonnement ne coûte que \$1.50 par an, 75 cents pour six mois—en réalité, il ne coûte rien du tout. En effet, outre les morceaux qu'il publie et qui représentent bien la valeur de l'abonnement, il donne à ses abonnés, en morceaux et chansons, à leur choix, une prime de \$1.50. Bureau : 1615, rue Notre-Dame, Montréal.

—*Tour du Monde* : Journal des voyages et des voyageurs.—Sommaire du 29 janvier : L'insurrection crétoise et la guerre gréco-turque, par M. H. Turot. A travers le monde : La Kalaa des Beni-Hammad, par P. Blanchet ; Excursions : M. Sven Hedin dans l'Asie centrale ; L'Expansion Coloniale : La mission de Béhagie ; Civilisations et religions : La population de la France ; Livres et cartes ; Bilan des explorations en cours : Pôle Nord ; Pôle Sud ; Afrique ; Asie ; Océanie ; Amérique.

Abonnements : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

PAS NECESSAIRE

Nullement nécessaire de courir loin pour avoir le merveilleux *Baume Rhumal* on le trouve dans toutes les pharmacies et épicerie à 25c la bouteille.

LE SPORT

LE MONTAGNARD

Nous avons parlé déjà du superbe patinoir canadiens-français, Le Montagnard. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit déjà : que nous engageons vivement notre jeunesse canadienne-française à encourager ces cercles où elle trouve d'honnêtes amusements. La semaine dernière a eu lieu encore une mascarade.

A ce sujet, revenant sur ce que nous écrivions dans un de nos numéros précédents, nous répétons que la Religion et l'Armée ont droit à tous les respects. Et c'est une chose blâmable et de souveraine inconvenance, que de prendre pour déguisements l'habit religieux ou l'uniforme militaire. Notre but n'est point de critiquer intempestivement : on nous comprendra sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucun développement.

Cette réserve posée, nous engageons encore une fois nos jeunes gens à favoriser le cercle Le Montagnard ; inutile, pour eux, d'aller chercher ailleurs ce qu'ils ont chez eux.

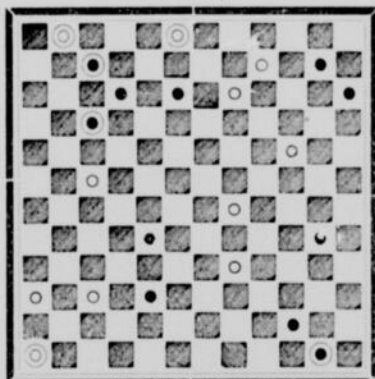
LE JEU DE DAMES

Le match Blondin-Maillé s'est terminé, lundi soir, par une brillante victoire de M. Maillé. Le jeu des deux adversaires a excité l'admiration de tous les spectateurs : mais vraiment, M. Maillé est un joueur hors ligne. C'est en moins d'une année, la troisième fois qu'il l'emporte : nos lecteurs se rappellent encore les matches Riendeau et Bleau. Outre cela, il avait vaincu dans un tournoi.

Mais on n'est pas, pour cela, au bout de ses émotions. En effet, à peine le succès de M. Maillé était-il connu, qu'il lui arrivait un nouveau défi, en jeu de cent dollars, porté par M. Napoléon Désautels, autre célèbre joueur. Si M. Maillé accepte, ce nouveau match se jouera en mars.

PROBLÈME No 209

Composé par M. T. Brunet, Montréal
Noirs—11 pièces



Blancs—11 pièces

Les blancs jouent et gagnent

LES ÉCHECS

PROBLÈME No 203

Composée par M. O. Wurzburg
Noirs—5 pièces



Blancs—3 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

Solution du problème No 202

Blancs	Noirs
1 F 1 TR	1 R pr F (A)
2 R 1 F	2 P 4 D
3 P pr P	3 P 5 R
4 P 6 D	4 P 6 R
5 P 7 D	5 P 7 R éch.
6 R pr P	6 R 7 C
7 P fait D	7 P fait D
8 D 5 CR échec	8 R 6 T
9 D 5 TR échec	9 R 7 C
10 D 4 CR échec	10 R 7 T
11 R 2 F gagnent (A)	

1 P 4 D
2 P pr P
3 P 6 D
4 P 7 D
5 P fait D
6 D 4 D
7 D 4 CR échec
8 D pr P
9 D 1 F échec et mat.

Fourrures

Trente ans d'expérience me permettent de donner les meilleures Fourrures aux plus bas prix possible.

Casques

Des plus beaux matériaux sont justement la spécialité maintenant.

ARMAND DOIN

MANCHONNIER

1584 Rue Notre - Dame

En face du Palais de Justice.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2400 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.10 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débetures et autres valeurs désirables.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIOINAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

PLUS DE

60,000

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes 3 fr. PH^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux : Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.



L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix essus.

Royal Manufacturing Co.
334 Dearborn St., Chicago

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue [Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

23560



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Nouveautés...

Chapeaux, Cravates, Gants, Fourrures, etc. Parapluies, Corps et Caleçons

CHEMISES SUR MESURE

Généreux & Cie, 227 Rue St - Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

119 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés

les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co., 361 Broadway, New York** Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra, qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et la meilleure lecture entre tous

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Blouses Spéciales en Soie

110 blouses de soie pour dames, achetées à un gros escompte, seront exposées en vente pour la première fois, dans notre département des costumes, et à des prix pour écouler.

Etoffes Siliciennes noires

95 pièces d'étoffes siliciennes noires, d'un beau lustré noir, brillant comme suit :

Etoffes siliciennes noires, valant 45c la verge, pour 25c.

Etoffes siliciennes noires, excellente valeur à 55c, à vendre pour 35c.

Etoffes siliciennes noires, splendide valeur à 65c, pour 49c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Mohairs Noirs

60 pièces de mohairs fleuris de fantaisie, les dessins les plus nouveaux de 1898, patrons grands et petits, excellente valeur à 50c, prix à 33c.

Satin Noir

48 pièces de satin fleuri noir, patrons les plus nouveaux, excellente valeur à 45c la verge, à vendre, prix 25c.

Une occasion en fait de Peignoirs

Nous avertissons tous ceux qui désirent prendre part à cette grande vente de venir de bonne heure, car il y aura certainement foule.

115 peignoirs bien faite avec york dans le dos, en drap Empire de jolies nuances, valeur régulière \$1.25, pour 69c chacun.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Crépés Français

Dans les myriades d'étoffes à robes il n'y en a pas qui soient aussi molles et aussi riches que ces crépés, qui sont d'une beauté, d'une richesse et d'une délicatesse sans égales. Vous les trouverez sur le comptoir des soies dans les couleurs suivantes : cardinal, vieille rose grenat, faon, ciel, maize et magenta, le prix primitif de ces crépés était 85c la verge. Nous les vendrons à 49c.

Casseroles en granit

100 casseroles en granit de la meilleure qualité. Prix régulier 25c, pour 10c.

Chaudières à charbon

100 chaudières à charbon, noires, vernissées, valeur régulière 20c, pour 12c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame